

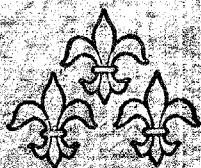
R. P. LECOMTE, S. J.

Les
Anciennes Missions
de la Compagnie de Jésus

DANS LA NOUVELLE-FRANCE

(1611-1800)

Avec carte et illustrations



MONTREAL

IMPRIMERIE DU MESSAGE

1300, rue Bordeaux, 1300

1925

Les
Anciennes Missions
de la Compagnie de Jésus

DANS LA NOUVELLE-FRANCE

(1611-1800)



SAINTE IGNACE DE LOYOLA

envoie saint François Xavier aux Indes et au Japon

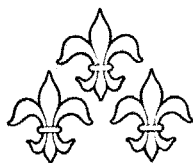
R. P. LECOMPTE, S. J.

Les
Anciennes Missions
de la Compagnie de Jésus

DANS LA NOUVELLE-FRANCE

(1611-1800)

Avec carte et illustrations



MONTREAL

IMPRIMERIE DU MESSAGER

1300, rue Bordeaux, 1300

1925

Imprimi potest:

LOUIS BOSCOMPAIN, S. J.

Praep. Prov. Can. Inf.

Nihil obstat:

E. HÉBERT

Censor Librorum

Marianopoli, 1 Septembris 1924

Imprimatur:

† GEORGES, Arch. de Tarona

Adm. Apost.

Le 4 septembre 1924

PRÉFACE

LA grande Exposition de toutes les Missions du monde catholique, qui se tient en cette année jubilaire (1925) au Vatican, a déterminé la composition de ce travail. La demande venait de Rome.

Un autre motif nous y engageait, à savoir, le troisième centenaire (1625-1925) de l'arrivée à Québec des Pères de la Compagnie de Jésus. Déjà, en 1611, l'Acadie les avait comptés parmi ses premiers missionnaires. Mais nous aimons quand même à commémorer les débuts de leur apostolat dans la vieille province de Québec, prélude de si beaux développements à l'est et à l'ouest, au nord et au sud, sur presque tous les points de l'Amérique septentrionale.

Le travail demandé était double: présenter dans un premier opuscule le narré aussi bref que possible (soixante et quelques pages au plus) des anciennes Missions de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France, de 1611 à 1800, et dans le deuxième opuscule l'exposé également succinct des Missions modernes de la Compagnie au Canada, de 1842 à 1924.

Nous avons tenté l'aventure.

Daigne le Maître de la moisson bénir ces pages et leur faire produire quelques fruits d'édification dans les âmes, faire germer notamment au cœur des jeunes le désir de se consacrer au généreux apostolat des missions, soit au Canada, soit sur la terre étrangère!

Édouard LECOMPTE, S. J.

NOTE. — A la fin de chaque chapitre, on trouvera l'indication des sources où peuvent être puisés de plus amples renseignements, et à la fin du volume une notice bibliographique pour l'ensemble de l'ouvrage.

Les anciennes Missions de la Compagnie de Jésus

DANS LA NOUVELLE-FRANCE

(1611-1800)

CHAPITRE PREMIER

VUE GÉNÉRALE DES MISSIONS DE LA
NOUVELLE-FRANCE

La *Nouvelle-France*, au XVII^e siècle, comprenait — outre le Canada actuel — l'île de Terre-Neuve, les États limitrophes au sud du Saint-Laurent et, au delà, les territoires qui bordent le Mississipi jusqu'à la Louisiane.

Découverte en 1534 par Jacques Cartier, elle ne prit figure de colonie que le jour où Samuel de Champlain fonda Québec, 3 juillet 1608.

Le fleuve Saint-Laurent la divisait en deux parties, l'une au nord, l'autre au sud. Il était et est resté la grande voie de communication fluviale de la moitié d'un continent. Prenant sa source dans la rivière Saint-Louis, à l'extrémité occidentale du lac Supérieur, il traverse les cinq grands lacs, et, après un parcours magnifique de plus de sept cents lieues et avoir reçu dans son sein d'innombrables rivières, il entre par le vaste golfe Saint-Laurent dans l'océan Atlantique.

Deux grandes races sauvages, avec une population globale ne dépassant point deux cent mille âmes, se partageaient ces profondes solitudes. La race *algonquine* ou

algique embrassait — allant de l'Est à l'Ouest — les Micmacs ou Souriquois sur la péninsule de l'Acadie, entre l'océan et la baie Française (baie de Fundy); en face d'eux sur la terre ferme les Etchemins, plus au sud les Abénaquis; les Montagnais, les Papinachois, les Betsiamites sur la rive nord du Bas-Saint-Laurent, le



CABANE D'ÉCORCE

long du Saguenay et du lac Saint-Jean; les Attikamègues et les Algonquins inférieurs, entre Québec et Montréal; à l'ouest, les Algonquins supérieurs, les Outaouais, les

Odjibwés, les Cristinos; enfin aux environs du lac Michigan, les Potowatomis, les Miamis et les Illinois. La race *huronne*, beaucoup moins nombreuse, comprenait les Houandates (Wyandots) nommés Hurons par les Français, fixés dans une presqu'île au sud de la baie Georgienne, et les Iroquois, dont les cinq familles ou nations, Agniers, Onneyouts, Onnontagués, Goyogouins et Tsonnontouans, s'échelonnaient au sud du lac Ontario, depuis la rivière Hudson jusqu'aux chutes du Niagara.

Le champ ouvert aux missionnaires était immense. Il était aussi semé d'obstacles sans nombre. N'y aurait-il eu que les énormes distances à parcourir dans de frêles embarcations et l'épaisseur des forêts vierges à pénétrer, c'eût déjà été une entreprise des plus rudes. Mais plus que les distances et les fourrés, la vie des sauvages, leurs habitudes, leur mentalité, leurs mœurs barraient la route à l'Évangile.

Nomades pour la plupart — nous verrons les Hurons et les Iroquois plus sédentaires — ils subsistent du pro-

duit de leur chasse et de leur pêche; ils vivent sous des tentes, formées de perches fichées en terre, rapprochées par le sommet et recouvertes d'écorces. Au centre de la cabane on allume le feu, et la fumée s'échappe comme elle peut par l'ouverture du haut; cette fumée souvent très dense sera l'une des plus grandes tortures des missionnaires: pour échapper à l'asphyxie ils devront se coucher des heures à plat ventre et respirer la bouche contre terre. Chez les peuplades sédentaires les cabanes sont mieux faites: de fortes pièces de bois soutiennent les écorces de cèdre, d'orme ou de sapin; de forme allongée, elles ressemblent à des berceaux ou tonnelles de jardin. Une seule ouverture au sommet donne entrée à la lumière et sortie à la fumée. Encore ici, ce sera pour le missionnaire le supplice de la fumée.

Le sauvage laisse à la femme le soin du ménage: à elle de cultiver les champs, s'il y en a, de couper et de transporter le bois de chauffage, de faire la cuisine. Pour lui, il s'occupe de guerre, de chasse, de pêche, de traite; il fabrique les traîneaux, les raquettes, les canots, les armes offensives et défensives.

Les tribus ont des capitaines ou chefs, mais chacun reste libre de leur obéir ou non: la dignité est due à la valeur et au mérite personnel, et c'est par la persuasion seule que le capitaine obtient l'obéissance.

On pense bien que la religion des sauvages est un composé de fables ridicules, de superstitions et de pratiques grossières. Les divinités principales sont le grand lièvre, le soleil et les esprits mauvais qu'ils nomment *manitous*; les dieux de l'air sont le tonnerre, les éclairs, la lune, les tourbillons de vent; les bêtes nuisibles, venimeuses, difformes, avec le castor et l'ours, sont des êtres supérieurs. Ils ont tous, plus ou moins, l'idée, d'un Dieu créateur, mais combien déformé!

La croyance à l'immortalité de l'âme est universelle. Les Algonquins enterrent avec leurs morts tous les objets qui leur ont appartenu afin qu'ils s'en servent dans

l'autre monde. Les Hurons mettent le cadavre avec ses objets et ses provisions dans une caisse faite de grosses écorces et élevée, au cimetière commun, sur quatre poteaux. Leur plus grande fête est la *fête des morts*, qui revient tous les huit ou dix ans. Jusque-là, l'âme reste près du corps, se promène dans le village, se nourrit des mets laissés pour elle.

La fête terminée, les âmes, parées de pelletteries riches et de colliers splendides, s'acheminent vers un grand village situé à l'occident. Dans ce pays des morts,



LE JONGLEUR DEVANT SON MALADE

elles passent le temps à festoyer, à danser et à se divertir.

Le songe joue un grand rôle chez le sauvage, il est le régulateur de sa vie, et tout est permis dès qu'il s'agit de donner aux songes leur accomplissement. En plus du songe, il y a la médecine divinatoire. Elle est exercée par le *jongleur* ou *sorcier*, espèce de charlatan dont l'autorité est extraordinaire. Il faut en passer par ce qu'il dit; annonce-t-il qu'un malade va mourir tel jour, tout le monde l'abandonne et lui-même se condamne à une diète absolue. Le jongleur, selon la croyance populaire, vit en commerce fréquent avec les génies et c'est par eux qu'il découvre les maladies et leurs remèdes, explique les maléfices et les songes, fait réussir la chasse et la guerre, prédit l'avenir.

On a fort bien dit qu'un peuple sans religion est un peuple sans moralité. Chez les sauvages de ces contrées, quelle absence de toute notion morale, quel libertinage!

Là sera le grand obstacle à la conversion de ce peuple. Presque partout se pratique la polygamie simultanée, et si, chez les Hurons, elle n'est pas en honneur, on y change du moins souvent le mari de femme et la femme de mari, d'un commun accord, en douceur, sans bruit.

Joueurs enragés, ils mettent tout leur avoir en enjeu; ils reviendront d'une partie de jeu, ruinés, nus comme vers, mais heureux. Vaillants jeûneurs, plus encore mangeurs intrépides: leurs *festins à tout manger* sont restés célèbres. Lascifs, fainéants, demandeurs importuns, menteurs, larrons émérites. D'une cruauté envers leurs prisonniers qui laisse loin derrière elle les premiers persécuteurs de l'Église.

Ces quelques notes brèves sur le territoire de la Nouvelle-France et ses habitants donnent déjà une idée des effroyables entraves que rencontreront les premiers apôtres de céans, Récollets, Jésuites, Sulpiciens, et des vertus qu'il leur faudra posséder pour aller de l'avant sans défaillir jamais.

Pour ne parler en ces pages que des Pères de la Compagnie de Jésus, les historiens — sauf quelques adversaires de parti pris — ont célébré à l'envi l'héroïsme de ces missionnaires. Notre grand historien Garneau s'est plu à rendre hommage aux vertus et au dévouement surnaturel « de ces hommes qui ont rempli, dans les forêts du Nouveau-Monde, une tâche noble et sainte, en soutenant la lutte de l'esprit contre la matière, de la civilisation contre la barbarie ». On connaît ces paroles de Lord Elgin: « Les privations et les souffrances des missionnaires Jésuites constituent la partie vraiment héroïque des annales américaines. »

Le saint évêque de Québec, Mgr de Laval, écrivait au Général de la Compagnie: « J'ai vu ici et j'ai admiré les travaux de vos Pères... Par leurs exemples et la sainteté de leur vie... ils sont la bonne odeur de Jésus-Christ, partout où ils travaillent. » Son successeur,

Mgr de Saint-Vallier, renchérit encore: « Il faut avouer que parmi ces Pères de la Nouvelle-France, il y a un certain air de sainteté si sensible et si éclatant que je ne sais s'il peut y avoir quelque chose de plus en aucun autre endroit du monde où la Compagnie de Jésus soit établie. » La vénérable Mère Marie de l'Incarnation, religieuse à l'âme si noble, à l'esprit si distingué, que Bossuet appelait la « Thérèse du Canada », a laissé de nombreux témoignages sur le zèle et les vertus de ces « admirables ouvriers de l'Évangile ». « C'est une chose ravissante, écrivait-elle dans une de ses lettres, de voir tous nos Révérends Pères prodiguer leur vie pour attirer tous ces peuples au troupeau de Jésus-Christ; c'est à qui ira aux lieux les plus éloignés et les plus dangereux et où il n'y a aucun secours humain. » Rien donc d'étonnant que la Mission du Canada ait été appelée la « Mission des Saints ».

Les missionnaires de la Nouvelle-France, comme ceux de l'Afrique et de l'Asie, eurent soin de consigner par écrit le récit de leurs travaux. Quel était le but de ces lettres? Celui que saint François-Xavier avait indiqué à ses collaborateurs des Indes et du Japon: d'abord faire connaître en Europe les progrès de l'Évangile, les travaux des missionnaires, les obstacles que rencontre leur apostolat, ensuite édifier ceux qui les liront.

Ces lettres prirent le nom de *Relations*. Commencées en 1632, elles furent supprimées en 1673, pour des raisons générales auxquelles le Canada était étranger. Leur valeur a toujours été reconnue de premier ordre. L'abbé Ferland estime qu'« on trouve dans les *Relations* des Jésuites une partie de notre histoire qui, sans elles, serait restée à peu près ignorée ». L'historien protestant Parkman parlant de leur importance dit qu'« elle est absolument sans égale... Impossible d'en exagérer la valeur ».

La collection complète devenait très rare. Le gouvernement canadien en a fait une réimpression en 1858,

et par là, dit le P. de Rochemonteix, « a sauvé peut-être d'une entière destruction un des plus beaux monuments de l'histoire du Canada ». A leur tour, les États-Unis voulurent, en 1896, se payer le luxe de la réimpression totale de l'œuvre avec, en regard, une excellente traduction anglaise.

Pendant que les missionnaires contribuaient de la sorte à l'histoire du pays par leur plume et leurs travaux, ils se livraient avec passion à l'étude des langues sauvages, non pas en curieux de linguistique — ils n'en avaient point le temps — mais en apôtres avides de porter l'Évangile au cœur de ces peuples. Ils ont néanmoins laissé à leurs successeurs quelques œuvres utiles: telle une grammaire de la langue huronne par le P. de Brébeuf, traduite en montagnais par le P. Massé, une autre de la même langue par le P. Chaumonot; tels encore le catéchisme iroquois du P. Bruyas, son dictionnaire agnier, un autre français-agnier et un catéchisme agnier; de plus, un dictionnaire de racines abénaquises du P. Le Sueur, avec son traité sur l'usage de la danse et du calumet; un vocabulaire abénaquis, beaucoup d'hymnes, de motets et de cantiques du P. Aubery; les racines de la langue montagnaise du P. Labrosse, une grammaire montagnaise et un dictionnaire montagnais-latin. On a réuni aussi sous le nom du P. Potier plusieurs ouvrages dont on ignore les auteurs, mais qu'il avait recopiés avec un très grand soin. Enfin nous citerons le volumineux manuscrit du P. Bigot où se lisent des prières et instructions en plusieurs langues sauvages, surtout en langues abénaquise et algonquine.

La course aux sauvages, si l'on peut dire, a fait souvent de ces ouvriers évangéliques de hardis explorateurs. Sans doute le protestant Bancroft exagérait quand il écrivait dans son histoire des États-Unis: « L'histoire des travaux des missionnaires se rattache à l'origine de toutes les villes de l'Amérique française; pas un cap n'a été doublé, pas une rivière n'a été découverte sans qu'un Jésuite

n'ait montré le chemin. » Mais il reste que nombre de découvertes ont été faites par eux.

Ainsi le P. Druillettes visite le premier les Betsiamites et les autres tribus au nord du golfe Saint-Laurent; le P. de Quen découvre le lac Saint-Jean; le P. Albanel



UN RAPIDE

s'aventure jusqu'à la baie d'Hudson; les PP. de Brébeuf et Chaumonot visitent la nation Neutre; les PP. Jogues et Raimbault atteignent le Sault-Sainte-Marie, au pied du lac Supérieur; le P. Ménard va plus loin et prêche l'Évangile aux Outaouais et autres peuplades répandues sur les bords du grand lac; le P. Dablon pénètre avec le P. Allouez jusque dans le Wisconsin et chez les Illinois; la découverte du Mississippi revient à Jolliet et au P. Marquette; quand de la Vérendrye, au siècle suivant, entreprend son expédition de l'Ouest, il se fait accompagner du P. Mesaiger, puis du P. Aulneau de la Touche,

victime, avec le fils aîné du découvreur, de la fureur des Sioux.

Les Jésuites ne se contentaient pas de découvrir et d'explorer des régions nouvelles, ils en dressaient des cartes, ils en relevaient les particularités les plus importantes au point de vue de la faune et de la flore. Citons la carte du P. Laure qui comprenait le Sagneuay et toute la contrée qui se trouve au nord du fleuve Saint-Laurent jusqu'au lac des Mistassins, celle du P. Aubery renfermant les pays situés au sud du fleuve, d'après le traité d'Utrecht (1713). On doit au P. Lafitau la découverte au Canada de la précieuse plante de Ginseng dont la Chine jusque-là avait eu le monopole. Les mines de cuivre du lac Supérieur sont révélées par le P. Allouez. Le P. de Charlevoix consacre une partie de sa grande *Histoire de la Nouvelle-France* à la zoologie et à la botanique de nos forêts.

Nous arrêtons ici ces considérations générales sur les missions de la Nouvelle-France et ses missionnaires Jésuites, pour tracer brièvement leur histoire, depuis le pays d'Évangéline jusqu'au lac Winnipeg et aux bords du Mississipi. Nous les verrons de la sorte s'avancer graduellement de l'Est à l'Ouest, accompagnant d'abord les trafiquants du vieux Monde, puis les devançant de bien loin, au pas de course, hérauts toujours magnifiques de la Bonne Nouvelle.

NOTE. — Pour plus amples renseignements, consulter: *Relations de la Nouvelle-France, passim*. — P. Camille DE ROCHEMONTÉIX, S. J., *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle*, t. I, l. I, c. 1. — *Relations inédites de la Nouvelle-France*, IV, *Mission du Canada*, II, Pièces justificatives, I et III. — P. LAFITAU, S. J., *Mœurs des Sauvages américains*. — John Gilmary SHEA, *History of the Catholic Missions, The French Missions*, c. 1. — *The Jesuit Relations and allied documents*, vol. I, Historical Introduction by Reuben Gold THWAITES, Documents VIII.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES MICMACS

Les *Micmacs*, ou *Souriquois*, occupaient la presqu'île de l'Acadie (aujourd'hui Nouvelle-Écosse). Les Français y avaient abordé à diverses époques. En 1605, de Monts avait fondé Port-Royal (aujourd'hui Annapolis). Henri IV avait, deux ans plus tard, confirmé le baron de Poutrincourt dans son titre de gouverneur de Port-Royal et du pays environnant, mais en spécifiant d'amener avec lui des religieux de la Compagnie de Jésus pour la conversion des sauvages. Ce ne fut que le 26 janvier 1611 que, après bien des retards et des embarras de toute sorte, les PP. Pierre Biard et Ennemond Massé purent mettre à la voile sur la *Grâce-de-Dieu*. Leur navire fort petit, mal équipé, secoué comme une coquille sur le vaste océan, n'entra dans la rade de Port-Royal que le 22 mai, jour de la Pentecôte.

Avec eux, la Compagnie de Jésus mettait le pied sur la terre canadienne. Elle ne devait plus la quitter, sauf de 1613 à 1625, puis durant les trois années de l'occupation de Kertk (1629-1632) et l'intervalle qui s'écoula depuis son extinction à Québec en 1800 et son retour sur nos bords en 1842.

Deux prêtres séculiers les avaient précédés en Acadie; ils n'avaient fait que passer. L'un d'eux, l'abbé Fléché, ignorant tout de la langue sauvage, avait par interprète, tant que bien que mal, essayé de préparer au baptême plusieurs Micmacs et de fait les avait baptisés. Ces malheureux n'en savaient pas plus long que les payens sur les mystères de notre foi et la règle des mœurs. Tout était à faire ou à refaire.

Le premier soin des Jésuites fut d'apprendre la langue de leurs ouailles. Le P. Biard fait ici une remarque que peuvent corroborer tous les missionnaires qui se mettent à l'école des sauvages, à savoir que « ce n'est pas une petite chose de tirer des sauvages les mots mêmes qu'ils ont ». Ils s'y vouèrent tous deux de manière différente.

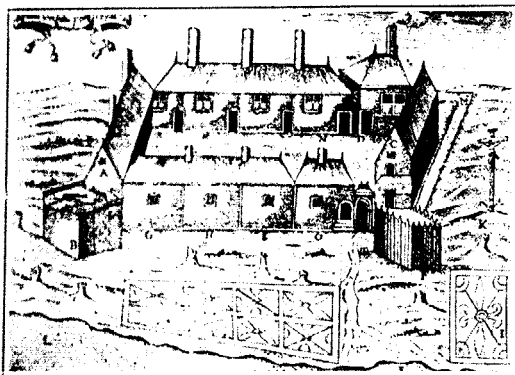
Le P. Massé prit la méthode empirique. Il se jeta dans les bois parmi les Indiens, vécut de leur vie, sans ordre, sans nourriture, toujours en courses, attentif cependant à ne rien perdre de ce qu'il pouvait apprendre et à s'en servir pour parler de Dieu et de son beau ciel. Cette vie intense et poussée à fond avait fait de cet homme vigoureux un squelette. Il dut, après plusieurs mois d'absence, prendre le chemin de Port-Royal, « heureux, écrivait le P. Biard, d'avoir beaucoup paty pour le nom de Jésus-Christ et d'avoir mis au Paradis quelques âmes d'enfants et d'adultes ».

Le P. Biard, lui, s'était fait l'élève d'un jeune sauvage intelligent. Le difficile était de tenir ce maître en place. Pour le faire patienter, écrit le missionnaire, « je mettais devant lui le plat remply et la serviette dessous, car à tel trépier se rendent les bons oracles: hors de là, Apollon et Mercure défaillent aux sauvages ». Peu à peu les PP. Biard et Massé parvinrent à se faire une langue ecclésiastique, accessible à l'intelligence des sauvages et purent, vers la fin de 1612, composer un petit catéchisme *en sauvageois*. La moisson, jusque-là, était petite: le baptême de dix-sept enfants et de quelques adultes en danger de mort. Mais l'espoir restait grand dans leur cœur.

Entre temps, des difficultés avaient surgi entre le jeune Biencourt et les Jésuites. Fils du baron de Poutrincourt, il gouvernait Port-Royal en l'absence de son



père. Il se crut tout permis, voire s'ingérer dans l'administration du baptême aux adultes, dans la tolérance des pratiques superstitieuses des sauvages, dans l'inhumation des chrétiens en dehors du cimetière catholique. La marquise de Guercheville, toute puissante à la cour, était la grande bienfaitrice de la mission; encore ré-



L'HABITATION DE PORT-ROYAL. (dessinée par Champlain)

cemment elle avait aidé Poutrincourt à nolisier un navire riche en provisions pour Port-Royal réduit à la portion congrue. Sur le vaisseau se trouvait le F. du Thet, coadjuteur

temporel de la Compagnie de Jésus, chargé de surveiller les biens de la marquise. Il remarqua les infidélités commises par l'administrateur du navire et, arrivé à Port-Royal en janvier 1612, il dénonça le coupable au gouverneur. Au lieu de procéder à l'enquête demandée, Biencourt prit fait et cause pour l'accusé, s'emportant de plus en plus contre les membres de la Compagnie.

Retourné en France, le F. du Thet rendit compte à Mme de Guercheville de ce qui s'était passé et de l'état de la mission. Aussitôt la marquise, qui avait obtenu du sieur de Monts la cession de ses droits sur toute l'Acadie, des deux côtés de la Baie Française, sauf la seigneurie de Port-Royal, décide la création d'un autre établissement où le zèle des missionnaires puisse se mouvoir en liberté. Elle frète à Honfleur un navire pourvu de toutes choses pour un an. Elle obtient deux Jésuites, le P. Quentin et le F. du Thet. Le vaisseau

part le 12 mars 1613 et sur la fin de mai jette l'ancre devant Port-Royal. Muni d'une charte signée de la reine qui permet aux Jésuites de Port-Royal de quitter ce poste sans la permission du gouverneur, le chef de l'expédition, de la Saussaye, embarque les deux Pères et se dirige vers le continent, à l'entrée de la rivière Pentagoët. L'endroit est favorable, on y plante la croix et on le nomme *Saint-Sauveur*.

Les Pères se mettent tout de suite en relation avec les sauvages. Ce sont des Etchemins, alliés et voisins des Souriquois, « peuplade fort commode », dit le P. Biard, et déjà il saisit la facilité que les missionnaires auront de rayonner de là vers les tribus environnantes des Micmacs et des Abénaquis. Mais les jours de la mission acadienne sont comptés.

Au mois de juin 1613, voici que Samuel Argall, commandant un navire bien monté en hommes et en canons, quitte le port de Jamestown en Virginie, cingle vers le nord, apprend l'existence de Saint-Sauveur, se dirige à pleines voiles sur ce poste et, arrivé à une petite distance, ouvre un feu nourri de mousqueterie. Le F. du Thet est mortellement blessé d'une balle et meurt, le lendemain, entre les bras du P. Biard.

Les Français et les Jésuites sont faits prisonniers. Le P. Massé est mis dans une chaloupe avec d'autres prisonniers et livré aux hasards de la mer: la mer leur est douce et ils parviennent en France. Argall conduit les PP. Biard et Quentin à Jamestown, en repart avec eux pour venir piller et détruire l'établissement de Port-Royal. Puis, le 9 novembre, il remet à la voile, est assailli par une violente tempête qui disperse sa flottille et c'est à grand'peine qu'il peut rentrer à Jamestown.

Pendant ce temps, les PP. Biard et Quentin, montés alors sur un autre vaisseau, sont portés vers les îles Açores. Là pour ne pas exposer la vie du capitaine anglais Turnel, qui s'était montré bienveillant, ils se condamnent à rester cachés à fond de cale pendant plus

de trois semaines. Libéré des perquisitions portugaises, Turnel reprend la mer au mois de janvier 1614, se dirige vers l'Angleterre, où il recommande chaleureusement les deux Jésuites. Le gouvernement anglais les fait tout aussitôt conduire en France par Douvres et Calais.

Telle fut la fin de la première mission canadienne de la Compagnie de Jésus. La France ne jugea pas à propos de venger l'honneur de son drapeau et le tort fait à l'évangélisation des sauvages. Elle fera mieux sur les bords du Saint-Laurent. C'est là que nous allons trouver les missionnaires de la Compagnie.

NOTE. — Consulter *Relations*. — P. DE CHARLEVOIX, S. J., *Histoire générale de la Nouvelle-France*, Vol. I. — P. DE ROCHE-MONTEIX, op. cit., chapitre préliminaire. — J. G. SHEA, op. cit., c. II. — *The Jesuit Relations*, Vol. I, Documents III-VIII. — Abbé FERLAND, *Cours d'histoire du Canada*, Vol. I.

CHAPITRE TROISIÈME

LES MONTAGNAIS

Nous avons dit que Champlain avait fondé Québec en 1608. Sa grande préoccupation était le salut éternel des sauvages. Le P. de Charlevoix rapporte cette belle sentence du fondateur: « Le salut d'une seule âme vaut mieux que la conquête d'un empire, et les rois ne doivent songer à étendre leur domination où règne l'idolâtrie que pour les soumettre à Jésus-Christ. »

Ce n'est qu'en 1615 que son rêve se réalisa et qu'il put entendre, le 24 juin, au pied du Cap Diamant, le chant du *Te Deum* à l'arrivée des fils de saint François.

Les Récollets déployèrent leur zèle à l'est chez les Montagnais, à l'ouest chez les Hurons; mais, peu nombreux et parfois contrecarrés, abandonnés par la société des Marchands, ils durent appeler d'autres religieux à leur aide. Le choix tomba sur les religieux de la Compagnie de Jésus.

Ce choix était une paternelle attention de la Providence. Le P. Massé, à son retour en France, avait été placé au collège Henri IV, à La Flèche. En communication fréquente avec de jeunes Jésuites qui y suivaient les cours de philosophie et de théologie, il leur parlait souvent de la Nouvelle-France, de ses travaux en Acadie, des tribus nombreuses qui attendaient l'annonce de l'Évangile. Il y avait là, entre autres, Charles Lalemant, Anne de Nouë, Paul Le Jeune, Barthélemy Vimont, François Ragueneau, Jacques Buteux, tous, plus tard, apôtres de nos contrées. Les récits du P. Massé embrasaient et préparaient les cœurs.

Le premier contingent arriva à Québec le 15 juin 1625. D'autres suivirent. En 1629, le P. Vimont est jeté par la tempête sur l'île du Cap-Breton. Le P. de

Vieuxpont le rejoint bientôt, victime lui aussi d'un naufrage contre les rochers de Canseau. Sans perdre une minute, ils s'emploient à la conversion des sauvages. Ils ne purent y séjourner longtemps (1629-1630). Kertk s'était emparé de Québec et avait décrété le renvoi en France des colons et des missionnaires.

Le Canada rendu à la France en 1632, les Jésuites reviennent aussitôt à Québec. Deux d'entre eux, les PP. Daniel et Davost, s'établissent au Cap-Breton. L'île Miscou, à l'entrée de la Baie-des-Chaleurs, reçoit aussi des missionnaires. De Miscou leur zèle s'étend au continent, au sud de la baie des Chaleurs, à Miramichi, à Richibouctou, à Chedabouctou, en Acadie, du Cap-Breton à la baie de Gaspé. Ils baptisent bon nombre d'enfants en danger de mort et convertissent quelques adultes

Ces missions seront cédées aux Récollets en 1664.

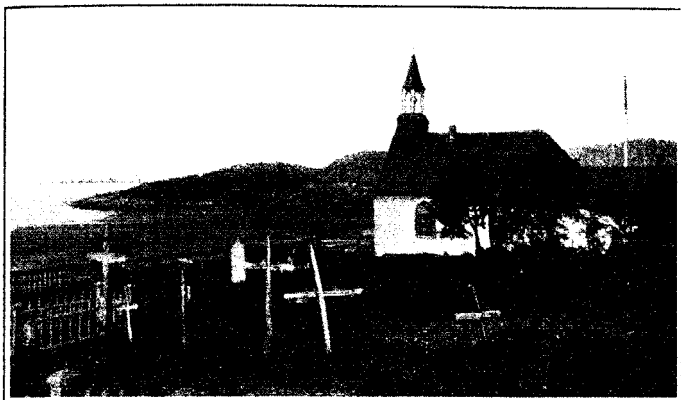
Mais, dans la partie orientale de la Nouvelle-France, les Montagnais devaient surtout être l'objet du zèle des missionnaires jésuites. Ils occupaient, depuis Québec, le bassin inférieur du Saint-Laurent.

Arrivé au Canada en 1632, le P. Le Jeune passa l'hiver de 1633-1634 chez les Montagnais, pour étudier plus à fond leur langue et rendre plus efficace son apostolat. Il a laissé un récit des effroyables misères qu'il endura. C'est là qu'on trouve ces aveux: « Il faut se passer deux et trois jours de manger... Sur la fin de nos vivres, quand je pouvais avoir une peau d'anguille pour ma journée, je me tenais pour bien déjeûné, bien disné et bien soupé... » Il ajoute: « On souffre, mais Dieu fait gloire d'aider une âme, quand elle n'est plus secourue des créatures. » Malgré tout, il put composer une grammaire et un dictionnaire, qui furent singulièrement utiles à ses confrères.

Tadoussac, situé au confluent du Saguenay et du Saint-Laurent, devait par la beauté de son site et les

avantages qu'il offrait aux relations des Sauvages et des Français, devenir le rendez-vous des uns et des autres et le poste central de la mission montagnaise.

En 1640, les Montagnais du Saguenay, préparés par de nombreux néophytes, demandent la *Robe-noire*. Le P. de Quen descend à Tadoussac; il est reçu avec des



LA VIEILLE CHAPELLE

transports de joie, on lui dresse une hutte qui sert en même temps de chapelle; il y enseigne, il baptise, il célèbre la sainte messe. Une autre année, le P. Buteux le remplace; la croix plantée au fond de la baie près des cabanes, il la veut bien en vue sur la colline; elle y est portée en triomphe par le capitaine et ses gens, et de ce jour la mission prend le nom de *Sainte-Croix*. Pendant l'absence des missionnaires, les néophytes récitent le chapelet, chantent des cantiques, font la prière matin et soir. Nombre d'entre eux montent de temps à autre à Québec. « Ils ont des sentiments si religieux, écrivait Marie de l'Incarnation, et font des actions si chrétiennes, qu'ils nous font honte et nous surpassent en piété. »

En 1646, le P. de Quen apprend que des chrétiens de la nation du Porc-Épic, baptisés à Tadoussac, sont gravement malades. Il veut aller les consoler et les

fortifier à l'heure suprême. Il part de Tadoussac sur un canot conduit par deux sauvages, remonte le Saguenay et est le premier blanc à apercevoir cette belle et vaste nappe d'eau qu'est le lac Saint-Jean. Ses chrétiens sont là. Il leur prodigue les consolations de son ministère.

Quelques années plus tard, les PP. d'Ablon et Druillettes s'engagent sur une flottille de quarante canots montés par des Indiens, pour aller évangéliser les peuplades des bords de la *Mer du Nord* (baie d'Hudson). Après avoir dépassé le lac Saint-Jean, ils atteignent Nekouba. Les Indiens refusent d'aller plus loin et les missionnaires doivent reprendre le chemin de Tadoussac. Mais ils avaient eu le bonheur de retrouver bon nombre de chrétiens parmi les peuplades sauvages et de semer à pleines mains la graine divine de l'Évangile.

Pendant ce temps, le P. Bailloquet descendait le Saint-Laurent et visitait les Papinachois, les Betsiamites et autres tribus avoisinantes. Tadoussac restait le centre d'une chrétienté magnifique. Les regards cependant se portaient souvent vers cette mystérieuse baie d'Hudson. De fois à autre on essayait d'organiser une expédition, mais toujours on se heurtait au refus des Indiens.

Enfin la Providence permit au P. Albanel d'atteindre le but tant désiré. Au mois d'août 1670, il s'embarque sur le Saguenay avec deux Français et six sauvages. Il monte au lac Saint-Jean, est forcé d'y passer l'hiver; au mois de juin suivant, il traverse le lac des Mistassins, descend la rivière Nemiscau et arrive le 1er juillet sur les bords de la grande baie. Des chrétiens étaient là qui l'attendaient : on conçoit l'enthousiasme de leur réception. Il baptise deux cents sauvages, enfants ou adultes déjà initiés, et gagne à Jésus-Christ les capitaines et les principaux chefs. Il repart au bout de quelques jours et revient à Québec après un voyage de deux cents portages et de quatre cents rapides.

L'année suivante, 1672, il fait un second voyage, est pris par les Anglais qui ne lui permettent aucun ministère

auprès des sauvages, et il ne recouvre sa liberté qu'en 1676.

Le P. Silvy se rendit à son tour à la baie d'Hudson; le P. Dalmas y périt sous la hache d'un assassin.

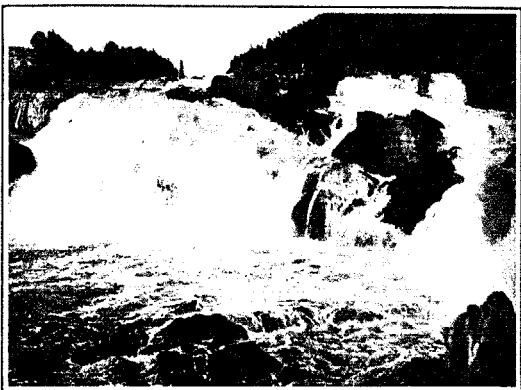
De Tadoussac, les missionnaires continuaient de rayonner vers le nord et vers l'est jusqu'aux Sept-Iles, en face de l'île

d'Anticosti.

Jusque-là cependant l'apostolat ne s'exerçait que dans les mois d'été et d'automne, à l'époque de la traite des Sauvages et des Français.

L'hiver venu, les marchands retournaient

chez eux et les Sauvages reprenaient le chemin de leurs forêts.



LES CHUTES DE CHICOUTIMI, EN AVAL DU LAC SAINT-JEAN

Un long et rude portage pour les anciens missionnaires

Le P. Nouvel inaugura la vie très dure chez les Sauvages pendant les longs mois d'hiver. Il fut suivi des PP. de Beaulieu et Albanel. Mais le grand apôtre de cette époque fut le P. de Crépieul. Magnifique missionnaire qui devait consacrer à ce rude ministère près de trente ans de sa vie.

Au mois d'octobre 1671, il remonte le Saguenay et jusqu'au mois de mai il suit pas à pas les Sauvages au milieu des neiges et des glaces. Chaque jour il instruisait, exhortait, faisait prier; « pendant le silence de la nuit, dit la *Relation* de 1672, lorsque les sauvages cessaient de chanter et de parler, et les enfants de crier ou de pleurer, il s'entretenait avec Notre-Seigneur au milieu

des solitudes ». A la fin de mai, il retournait à Tadoussac.

En 1676, il bâtit une chapelle à Chicoutimi, une autre à Metabetchouan, près du lac Saint-Jean. Plus tard, il en élève une troisième à l'ouest du lac, sur la rivière Nekouba. C'est de là qu'il dirige ses courses vers les peuples de ces vastes régions. Parfois la faim, la soif, et les douleurs aux jambes, aux dents, aux yeux, le réduisent à ne pouvoir dire la messe ni son office. Mais bientôt, il se relève, grâce à ce qu'il appelle les quatre ailes du missionnaire: la grâce, l'amour et la crainte de Dieu, le zèle des âmes.

Il achevait son vingt-sixième hivernement, lorsqu'il composa une instruction très détaillée, très utile, à l'usage de ses successeurs. Mais l'âge et la maladie se faisaient de plus en plus sentir, ainsi qu'à son compagnon le P. Favre. En 1699, ils durent faire leurs adieux aux enfants des bois qu'ils avaient enfantés à Jésus-Christ. Ils se retirèrent à Québec. Le P. Favre y mourut en 1701, le P. de Crépieul l'année suivante.

Faute de remplaçants, la mission de Tadoussac fut à peu près abandonnée. Le P. André fit bien quelques légères excursions à Chicoutimi, mais ce n'est qu'en 1720 que le P. Laure fut chargé de rouvrir la mission du Saguenay.

Il s'y dépensa pendant dix-huit ans. Établi à Chicoutimi, il se rendait aussi souvent que possible à Tadoussac, puis de là aux Ilets de Jérémie, aux Sept-Iles, chez les Papinachois, les Betsiamites, en remontant chez les Mistassins. Il composa des *livres Montagnez*, et dressa deux cartes géographiques: la première comprenant le cours du Saguenay, la seconde les pays au nord du Saint-Laurent jusqu'à la baie d'Hudson. C'est aux Éboulements qu'il mourut, le 22 novembre 1738.

Au P. Laure succéda le P. Maurice, d'un zèle plus grand que ses forces. Il mourut dans la force de l'âge après moins de dix ans d'apostolat.

Le P. Coquart le remplaça. Il arrivait de l'ouest où nous le verrons accompagner de la Vérendrye jusqu'au lac Winnipeg. Il fit bâtir l'église de Tadoussac en 1757. Après dix-neuf années de dévouement parmi les peuplades du Saguenay, il mourut à Saint-François-Xavier (Chicoutimi), le 4 juillet 1765.

Le Canada était aux mains des Anglais depuis cinq ans. Le P. de la Brosse, qui succéda au P. Coquart en 1766, est peut-être avec le P. de Crépieul, le missionnaire qui est resté



LE SAGUENAY

Au premier plan le cap Trinité, au second le cap Éternité

le plus en vénération sur les deux rives du Saint-Laurent, de Tadoussac à la pointe de Gaspé et jusqu'à l'Île-Royale.

Il venait de professer la philosophie à Québec; il se met, à peine installé, à la besogne très humble de maître d'école: il enseigne aux sauvages à lire, à écrire, à chanter aux offices de l'église; il compose un alphabet, un catéchisme, des prières qu'il fait imprimer pour les sauvages à des centaines d'exemplaires. L'hiver est consacré à l'instruction religieuse, l'été à la visite des différents postes. Ses notes le montrent chez les Montagnais de Chicoutimi et du lac Saint-Jean; chez les Betsiamites et les autres tribus du nord, au sud chez les Acadiens de Cacouna, les Français de l'Île-Verte et ceux de Rimouski, chez les Micmacs de Ristigouche, de Caraquet, de l'Île Saint-Jean et de l'Île-Royale. Pendant ses absences,

les instructions et les exercices religieux se continuaient à Tadoussac, grâce au dévouement de catéchistes volontaires.

Après la suppression de la Compagnie en 1773, le P. de la Brosse continua sa belle œuvre d'évangélisation, avec l'approbation et sous la haute direction de Mgr Briand.

Il mourut à l'âge de cinquante-huit ans, à Tadoussac, le 12 avril 1782. Il fut inhumé dans le sanctuaire de la chapelle où il avait rendu le dernier soupir. Sa réputation de sainteté a survécu jusqu'à nos jours, comme l'atteste l'inscription d'un monument en marbre érigé au lieu même de sa sainte mort.

L'antique mission des Montagnais ne pouvait se clore, pour la Compagnie de Jésus, dans des conditions plus consolantes.

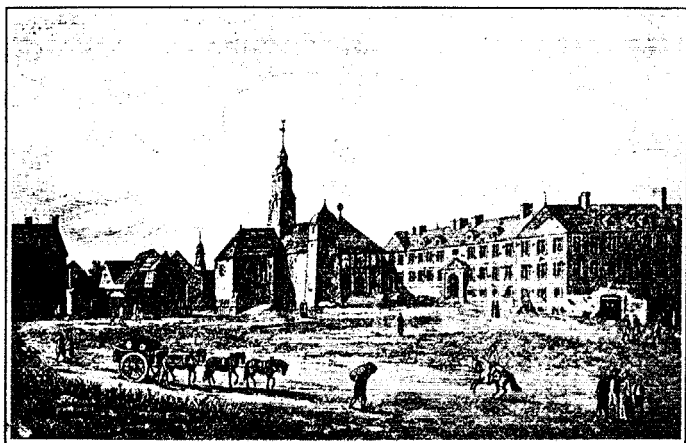
NOTE. — Consulter: *Relations*. — P. DE ROCHEMONTEIX, op. cit., t. I, c. IV; t. II, c. III; t. III, c. IX. — *Lcs Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, t. II, cc. I et IX. — *Relations inédites, Mission du Canada*, p. 147 et suiv. — P. LAURE, S. J., *Relation du Saguenay*, publiée par le P. A. Jones, S. J. — Alexandre CHAMBRE, *Vie du P. de la Brosse*.

CHAPITRE QUATRIÈME

LES MISSIONS DE QUÉBEC, DES TROIS-RIVIÈRES ET DE MONTRÉAL

Sous ce titre, nous groupons les quelques missions stables qui s'établirent, en remontant le fleuve, à Québec d'abord, puis aux Trois-Rivières, et enfin à Montréal. Les diverses peuplades ainsi desservies, Algonquins, Montagnais, Abénaquis, Attikamègues, etc., peuvent se ranger sous le nom générique d'Algonquins *inférieurs*, réservant l'appellation d'Algonquins *supérieurs* à ceux qui habitaient les régions situées au nord de l'Ottawa et au delà.

Pendant que se développe à Québec une paroisse qui excite l'admiration par sa ferveur, que se fonde le collège de Québec (1635), les Pères de la Compagnie s'industrient



L'ÉGLISE DES JÉSUITES ET LEUR VIEUX COLLÈGE DE QUÉBEC

D'après une gravure de 1761

auprès des sauvages qu'ils attirent à la ville pour les confier ensuite au zèle des Ursulines.

Ils font plus, ils projettent un établissement stable où ils pourront fixer ces grands enfants des bois et leur donner toute la culture dont ils sont susceptibles.

Le bon Dieu suscite un riche bienfaiteur de France qui va se charger des frais de cette entreprise, Noël Brûlard de Sillery, commandeur de Malte. A quatre milles de Québec on choisit un plateau élevé, formant promontoire au bord du Saint-Laurent. C'est là que se fixe la nouvelle réduction qui, en l'honneur de son fondateur, s'appelle Saint-Joseph de Sillery.

Le P. de Quen en a d'abord la charge, puis le P. Vincent Bigot. En 1641 elle compte trente familles algonquines; d'autres arrivent; elles forment bientôt une chrétienté qui rappelle, au dire de la vénérable Marie de l'Incarnation, la ferveur des premiers âges de l'Église.

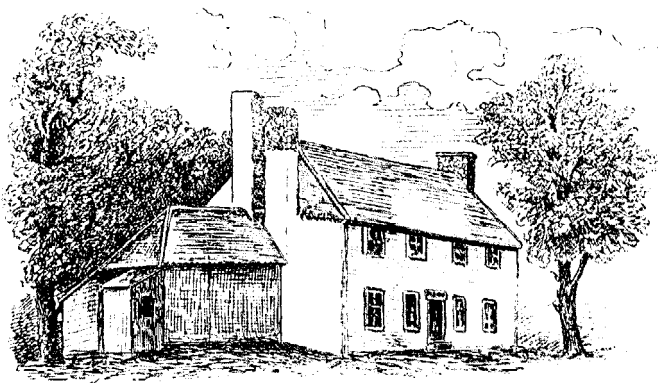
C'est à cette époque, 12 mai 1646, que s'éteignit doucement à Sillery le saint religieux et vaillant apôtre Ennemond Massé. Québec lui éleva, en 1870, au bord du fleuve, un monument qui marque bien l'estime profonde que l'on gardait pour ses vertus et ses travaux.

En cette même année, des Abénaquis, qui étaient venus à Sillery, avaient admiré la ferveur des nouveaux chrétiens, le dévouement des missionnaires et avaient reçu la grâce du baptême, demandèrent pour leurs compatriotes des bords du Kénébec la visite de la Robe-noire. Elle leur fut accordée.

Le P. Druillettes, accompagné de quelques Indiens, remonte la rivière Chaudière, dépasse les sources de la rivière Kénébec et la descend jusqu'à la mer. Les Abénaquis occupaient une partie du Nouveau-Brunswick actuel et le nord de l'état du Maine.

C'est au bord du Kénébec, à Koussinok, aujourd'hui Augusta, que s'établit le missionnaire. Il catéchise, il baptise, il accompagne les chasseurs pendant l'hiver, et lorsqu'il est contraint de les quitter au printemps suivant,

ce sont des lamentations sans fin. Ce n'est que trois ans plus tard qu'il put revenir à son poste. Son retour fut célébré avec des transports incroyables. Chaque hutte avait son banquet et le Père dut les visiter toutes. Les



L'ANTIQUE RÉSIDENCE DES JÉSUITES A SILLERY

catéchumènes avaient persévéré; ils en avaient même préparé un grand nombre d'autres.

Le P. Druillettes fit un troisième séjour chez les Abénaquis, puis fut envoyé vers l'ouest, chez les Outaouais, où nous le retrouverons.

Entre temps, des Abénaquis étaient venus se mêler aux Algonquins de Sillery et bientôt les remplacèrent. Le sol de la réduction s'épuisait rapidement. On dut l'abandonner en 1685 pour aller s'installer près des chutes de la Chaudière. La mission prit le nom de Saint-François de Sales. Les missionnaires étaient les PP. Jacques Bigot, Aubery, de la Chasse.

Les Abénaquis de l'Est continuaient cependant d'être l'objet du zèle des missionnaires Jésuites. A la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, trois postes principaux les groupaient autour des Pères: la mission des Malécites sur la rivière Saint-Jean, celle de Pentagoët sur la rivière de ce nom (appelée Penobscot par les

Anglais), et la mission de Nanrantsouak (Norridgewock) au bord du Kénébec. Cette dernière avait été fondée par le P. Sébastien Rasle, considéré comme le plus grand apôtre des Abénaquis.

En 1722, il pouvait écrire: « Toute la nation abénaquise est chrétienne, et très zélée pour sa religion. » Très attachés à leur foi, ils l'étaient également à la France qui les avait engendrés à Jésus-Christ. Avant et après le traité d'Utrecht (1713), ils prirent fait et cause pour les Français, dans tous les démêlés de ceux-ci avec les troupes de la Nouvelle-Angleterre. Le P. Rasle ne pouvait manquer de subir le contre-coup de la haine que les protestants avaient vouée aux fervents Abénaquis. Les choses en vinrent au point que sa tête fut mise à prix. Jugeant que les Abénaquis du littoral étaient destinés à périr, le Jésuite leur conseilla de se retirer à Saint-François et à Bécancour, où ils seraient reçus comme des frères. « Oui, répondirent-ils, à condition que tu nous accompagnes ». Les infirmes et les vieillards réclamaient son ministère. Il resta. Beaucoup de ses néophytes suivirent son conseil. En leur faisant ses adieux, un pressentiment lui fit dire: « Je mourrai avec joie dans ce village, en remplissant les devoirs que Dieu m'a imposés. » On était à l'année 1722.

Deux ans plus tard, le 23 août 1724, les troupes anglaises font irruption dans le village de Nanrantsouak. Le P. Rasle se présente pour attirer sur lui la fureur des soldats et permettre aux femmes, aux vieillards et aux enfants de se sauver. Il y réussit en tombant lui-même sous les balles, au pied de la croix du village. Il scella dans son sang un apostolat de trente-cinq années merveilleusement fécondes.

Cent neuf ans après ce drame, Mgr Fenwick, évêque de Boston, inaugurerait, dans une cérémonie où se coudoient catholiques et protestants, un magnifique



MONUMENT DU P. MASSÉ A SILLERY

monument au P. Rasle, « à la mémoire, disait-il, de l'un des hommes les plus distingués qui soient venus sur ces plages en qualité de missionnaires ».

Les postes de Saint-François et de Bécancour recueillirent un bon nombre des survivants des missions abénaquises de l'Est, tandis que les autres rentraient dans leurs villages et s'y reformaient sous la conduite des Pères de la Compagnie de Jésus.

C'est sur le désir de M. de Callières que le P. Jacques Bigot avait fondé l'établissement de Saint-François, sur la rivière de ce nom, comme une barrière contre les irruptions des Iroquois. Il avait, dans le même temps, fondé le poste de Bécancour comme un deuxième rempart opposé aux Iroquois. Parmi les Jésuites qui desservirent Bécancour et Saint-François, on mentionne surtout les noms des PP. Jacques et Vincent Bigot, Rasle avant son départ pour le Kénébec, Aubery, Lauverjeat, Germain, de la Chasse, Le Sueur.

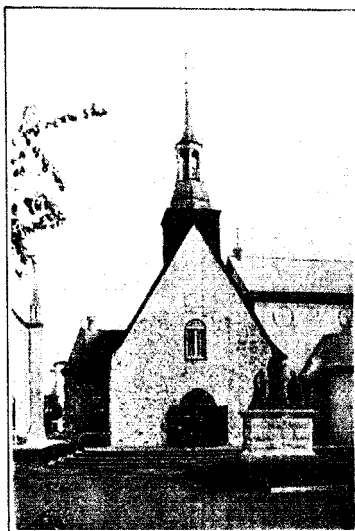
De nos jours encore on y voit survivre les descendants des anciens Abénaquis.

Le sieur de La Violette avait fondé, le 3 septembre 1634, le poste avancé des Trois-Rivières. Les PP. Paul Le Jeune et Jacques Buteux vinrent s'y fixer le 8 du même mois. L'endroit était admirablement choisi pour rencontrer les sauvages du Nord qui y descendaient sur les eaux sombres et tourmentées du Saint-Maurice.

Ce ne fut cependant que six ans plus tard (1640) que le P. Buteux put y établir un centre sur le modèle de la réduction de Sillery. Il lui donna le beau nom de l'Immaculée-Conception. Sous l'impulsion du saint missionnaire qu'était le P. Buteux, elle devint bientôt remarquable par la ferveur de ses néophytes. Plus menacés que ceux de Québec par les Iroquois, les sauvages disaient : « C'est pour combattre les ennemis de la prière que volontiers nous exposons notre vie. »

Deux années de suite (1645, 1646) les Trois-Rivières furent le théâtre de cérémonies imposantes: la réception d'une ambassade iroquoise par M. de Montmagny, gouverneur du Canada. La paix devait en être la conséquence. Mais quel fonds pouvait-on faire sur la bonne foi des Iroquois ?

Le compagnon du P. Buteux, en 1646, était le P. Anne de Nouë qui jusque-là, incapable d'apprendre aucune langue indienne, s'était fait le serviteur de tous. Le 30 janvier, il part sur le Saint-Laurent, avec un Huron et deux Français, pour aller administrer les sacrements aux soldats du fort Richelieu. La nuit suivante, pendant que ses compagnons fatigués se reposent dans un grand trou creusé dans la neige, il s'aventure seul sur la glace et se dirige vers le



LA VIEILLE CHAPELLE
DU CAP-DE-LA-MAGDELEINE

fort pour y chercher du secours. Il s'égaré parmi les bancs de neige et ce n'est que le 2 février qu'on le retrouve mort de froid, à genoux, les bras croisés, les yeux au ciel, martyr de la charité.

Sur la rive gauche du Saint-Maurice et à son embouchure, se trouvait une belle seigneurie de deux lieues de front sur le fleuve. M. Jacques de la Ferté, abbé de Sainte-Marie-Magdeleine de Châteaudun, de l'ordre de Saint-Augustin, en fit don aux Jésuites en 1651. Elle s'appela du nom de son donateur, seigneurie de la Magdeleine, et la chapelle que les Pères bâtirent en 1659 fut dédiée à sainte Marie Magdeleine. Ils y construisirent

aussi une résidence et un moulin banal. Outre les Français qui s'y établirent, les Montagnais et les Algonquins des montagnes y affluaient et donnaient à tous les plus beaux exemples des vertus. La *Relation* de 1663 dit que le « Fort, basti sur un Cap » était devenu comme une « Académie de vertu ».

Cependant le P. Buteux poursuivait son travail d'évangélisation. L'une de ses tribus les plus intéressantes était celle des Attikamègues ou Poissons-Blancs. Ils habitaient le haut du Saint-Maurice. Lorsque plusieurs d'entre eux furent convertis, ils se firent apôtres. On les vit instruire leurs compagnons, dresser un règlement de vie et, seuls, là-bas dans leurs forêts, sans prêtres, exhorter tout le monde à sa parfaite observance. Quand les païens furent prêts pour le baptême, on envoya un délégué au missionnaire pour le prier de monter chez eux. Il put le faire en 1652. Il y trouva une moisson toute prête. Il se disait confus devant tant de pureté et de ferveur. A son départ, il leur promit de revenir l'année suivante.

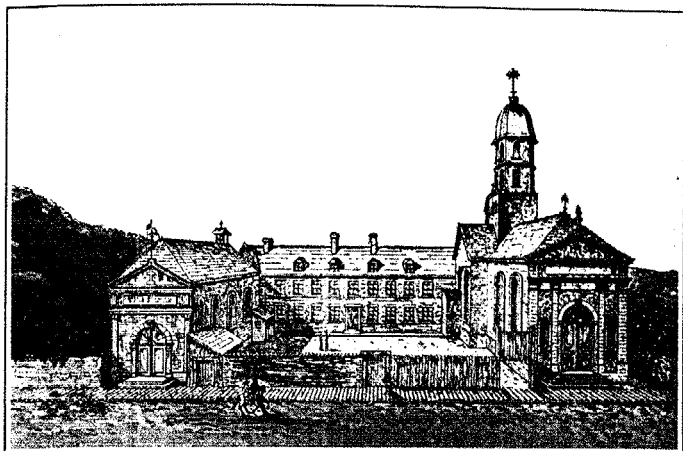
Il le fit en effet, ou du moins se mit en route. Un de ses vœux intimes avait été le martyre; il en eut le pressentiment en s'engageant dans la forêt, après un troisième portage. Des Iroquois, postés en embuscade, se précipitent sur lui et ses compagnons. Le Père est frappé de deux balles, assommé à coups de hache, dépouillé et jeté à la rivière.

Après lui vinrent des missionnaires qui se firent un nom dans les annales canadiennes, entre autres, les PP. Garnier, Pijart, Daniel, Vimont, Bressani, Poncet, de Quen, Albanel, Ragueneau, Allouez, Simon Le Moyne qui mourut au Cap en 1665.

En 1671, la mission passa aux Récollets. Neuf ans plus tard, ils étaient aussi au Cap de la Madeleine; puis ce fut, à de courts intervalles, une suite de prêtres

séculiers, de Récollets et de Jésuites, jusqu'à l'année 1765 où les prêtres séculiers prirent définitivement possession de la paroisse.

Elle est aujourd'hui un lieu de pèlerinage très fréquenté, confié aux Pères Oblats depuis 1902.



ÉGLISE, RÉSIDENCE ET CHAPELLE DES PP. JÉSUITES A MONTRÉAL
(XVII^e et XVIII^e siècles)

Après Québec et Trois-Rivières, Montréal.

Les établissements stables pour les Français et les Indiens remontaient le Saint-Laurent. Québec fondé en 1608, les Trois-Rivières en 1634, Montréal le fut en 1642.

Les Jésuites s'y installèrent immédiatement. Ils formèrent une paroisse où vivait, au dire des *Annales* de l'Hôtel-Dieu de Montréal, « un petit peuple de saints ». L'œuvre ainsi commencée fut cédée aux Messieurs de Saint-Sulpice en 1657. Comme les besoins grandissaient avec la population, les Pères revinrent en 1692. Outre le soin d'une résidence, d'une église et d'une congrégation florissante, ils s'occupaient des Indiens de passage dans la ville. Ils n'étaient jamais plus que deux ou trois à la fois. Après le bref de suppression de la Compagnie

de Jésus en 1773, ils s'éteignirent l'un après l'autre. Le dernier survivant, le P. Well, mourut en 1791.

Nous ne disons rien ici de la belle réduction que les missionnaires établirent en 1667, à la Prairie de la-Madeleine, de l'autre côté du fleuve, un peu en amont de Montréal. Elle viendra à son heure, au chapitre des missions iroquoises.

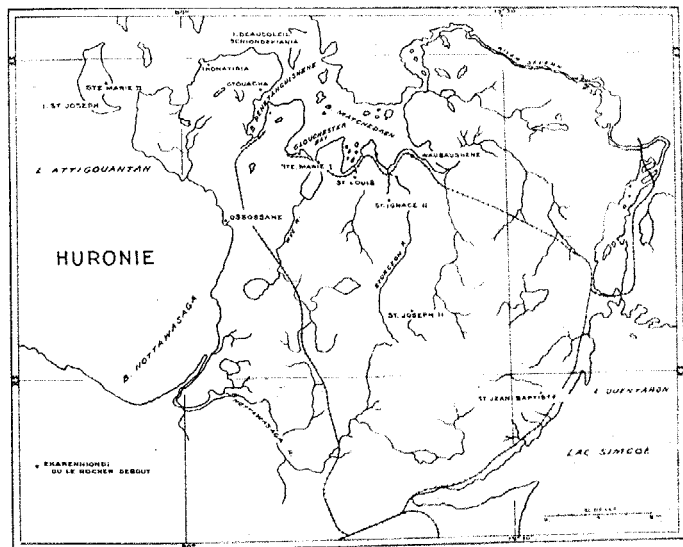
NOTE. — Consulter: *Relations*. — P. DE ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle*, t. I, c. IV; t. III, cc. IX et X; t. I, cc. IV et V; t. II, c. X; *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, t. II, c. X. — J. G. SHEA, *History of the Catholic Missions, The French Missions*, cc. III et IV.

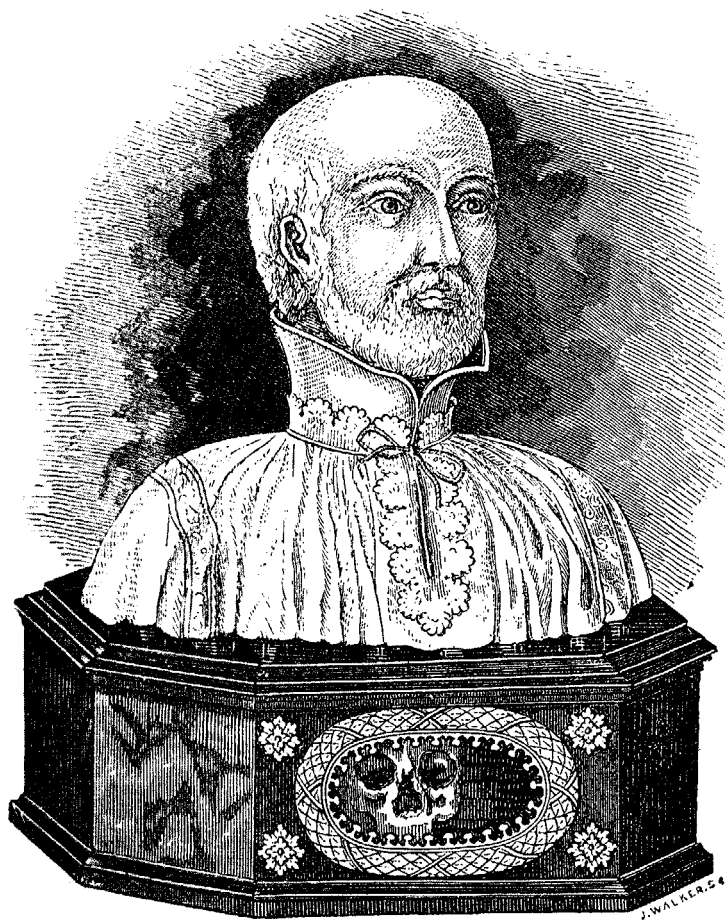
CHAPITRE CINQUIÈME

LES HURONS

Les Hurons habitaient la péninsule qui monte vers la baie Georgienne, entre le lac Simcoe et la rivière Nottawassaga. Vers le sud-ouest se trouvait la nation du Petun et au sud la nation Neutre, l'une et l'autre de race huronne-iroquoise. A l'est et au nord, on voyait les Algonquins supérieurs, les Outaouais et les Nipissings.

Les Hurons formaient une puissante famille de vingt à trente bourgades avec une population estimée à près de trente mille âmes. Nous la verrons décimée par des épidémies désastreuses, puis tomber tout d'une pièce sous les coups des terribles Iroquois. Elle offrait un vaste champ au zèle des missionnaires, mais semé de mille obstacles. Le premier était la route à parcourir pour y arriver.





LE P. JEAN DE BRÉBEUF, S. J.

Reproduction du buste en argent du P. Jean de Brébeuf, S. J., envoyé par la famille du serviteur de Dieu au collège des Jésuites de Québec et conservé aujourd'hui à l'Hôtel-Dieu de la même ville. Dans le socle d'ébène richement orné on voit la tête du généreux martyr.

Plus de trois cents lieues séparaient Québec de la presque île huronne. Montés sur de légers canots d'écorce que le moindre faux mouvement pouvait faire chavirer, les voyageurs prenaient le grand fleuve, s'engageaient, au-dessous de Montréal, dans la rivière des Prairies, franchissaient le lac des Deux-Montagnes, remontaient l'Ottawa jusqu'à la Mattawa et de là gagnaient le lac Nipissing; ils descendaient ensuite la rivière des Français, entraient dans la baie Georgienne et, tirant vers le sud, allaient aborder au pays des Hurons. Route très longue, et surtout barrée par des chutes et des rapides qui obligeaient à d'innombrables portages, avec la crainte nullement chimérique de tomber aux mains des Iroquois.

La mission huronne était alors l'une des plus rudes du monde. Le *Génie du Christianisme* la met en tête de « ces terribles missions du Canada, où l'intrépidité des soldats de Jésus-Christ a paru dans toute sa gloire. » Le P. Jérôme Lalemant en parlait en ces termes: « On aimerait mieux recevoir un coup de hache sur la tête que de mener des années durant la vie qu'il faut mener ici tous les jours, travaillant à la conversion des barbares. »

Le bon Dieu avait préparé pour cette œuvre une pléiade d'apôtres qui, par leur piété, leur abnégation, leurs souffrances, leur inlassable et héroïque dévouement, ont jeté dans l'admiration les historiens protestants eux-mêmes.

Parmi eux tous se dresse la mâle figure du P. Jean de Brébeuf, le géant des missions huronnes. Il l'était par sa taille, son endurance physique, son courage, ses vertus poussées jusqu'à la plus sublime sainteté. Le mot qu'il aimait à répéter et qu'il vécut, le résume tout entier: « Jésus-Christ est la vraie grandeur du Missionnaire: c'est lui seul et sa croix que nous devons chercher. »

Il fut du premier contingent de Jésuites qui mit pied à Québec en 1625. Aussitôt il se mêla aux Montagnais des environs pour se faire à la vie sauvage. L'année suivante, il montait chez les Hurons avec le P. de Nouë

et un Récollet. Resté seul au bout de quelques mois, il se livra à l'étude de la langue huronne, composa un petit catéchisme, baptisa quelques enfants sur le point de mourir, puis revint à Québec au moment où la ville



LE P. GABRIEL LALEMANT, S. J.

tombait au pouvoir des Anglais (1629). Il rentra en France.

Revenu avec Champlain en 1633, il peut, l'année suivante, retourner à sa chère mission, avec les PP. Daniel et Davost. Ils se fixent à Ihonatiria; ils y construisent une cabane-chapelle qu'ils baptisent du nom de Saint-Joseph.

D'autres Jésuites arrivent: Paul Ragueneau, Simon Le Moyne, François du Peron, Joseph Le Mercier, Isaac Jogues, Charles Garnier, Pierre Pijart. On fonde une autre résidence, à Ossossané, sous le vocable de l'Immaculée-Conception.

Alors commence pour eux et leurs successeurs cette vie d'effarantes misères qui ne sera qu'un long martyre de tous les jours: l'habitation, le froid, l'humidité, la nourriture dégoûtante et plus souvent le manque de nourriture, les cabanes de sauvages, « une petite image de l'enfer », écrivait le P. de Brébeuf, la promiscuité des hommes, femmes, enfants, chiens, la saleté de ces huttes, la fumée qui les remplit, et mille autres incommodités crucifiantes pour la nature.

Mais au-dessus de tout cela, la croix la plus dure pour ces cœurs d'apôtres, c'est la résistance des Hurons aux invites de la grâce divine, à cause surtout de leur immoralité. Rien cependant n'arrête le zèle des missionnaires: ils font violence au ciel par leurs prières, par leurs pénitences; ils visitent les cabanes, causent, catéchisent. Pour les villages éloignés, on organise des missions volantes.

Voici maintenant qu'une épidémie se déclare, terrible, implacable. En dépit de tous les remèdes elle fait son chemin, terrasse des milliers d'Indiens, menace l'existence même de la mission. Les sorciers, impuissants devant le mal, accusent les Jésuites d'en être les auteurs. Et ce fut une suite de réunions, de conciliabules secrets, puis d'assemblées générales où le P. de Brébeuf, supérieur de la mission, dut se rendre et où, à force de sang-froid, de courage et d'éloquence, il parvint à maîtriser ces natures déraisonnables et féroces. Une neuvaine à saint Joseph mit fin au danger. L'effroyable tempête avait duré près de quatre ans. Parkman avoue que pas un des Pères ne broncha sous les incessantes menaces de mort.

Depuis longtemps le P. de Brébeuf pria le P. Général de la Compagnie de le décharger du fardeau de la supériorité. Le Général se rendit à son humble demande et lui donna pour successeur le P. Jérôme Lalemant, un autre saint: « Le plus saint homme que j'aie connu depuis que je suis au monde, » écrivait la Mère Marie de l'Incarnation. Ajoutons qu'il était — ce qui ne gâte rien — bon théologien et habile administrateur.

Le premier acte de son administration fut de procéder au recensement complet de la Mission huronne. Il trouva 12,000 habitants dispersés dans 32 villages. C'était en 1639. Quatre ans plus tôt, on avait compté jusqu'à 30,000 âmes et 20 bourgades. C'est que, depuis, les guerres et les épidémies avaient passé par là.



LE P. ANTOINE DANIEL, S. J.

Un autre changement fut de renoncer aux résidences dans les gros bourgs, de les remplacer par une maison centrale d'où les missionnaires rayonneraient pour leurs courses vers les diverses *missions*. Cette maison s'éleva sur la rive droite de la petite rivière Wye, à peu de distance de la baie Georgienne. On lui donna le nom de *Sainte-Marie*. On la munit d'un mur de circonvallation, d'un fossé, de bastions, et elle prit le nom de *Fort Sainte-Marie*. Quelques ruines sont là encore pour rappeler le souvenir des apôtres qui s'y sont sanctifiés par leurs retraites annuelles, qui y ont prié, souffert, évangélisé sur place, et qui en partaient pour aller sauver des âmes, plusieurs au prix de leur sang et de leur vie.

C'est à cette époque (1640) que le P. de Brébeuf et le P. Chaumonot furent envoyés chez les Neutres. Leur

zèle ne put rien devant l'hostilité des sauvages, que des agents hurons avaient soulevés contre les Robesnoires.

Les PP. Charles Garnier et Pierre Pijart rencontrèrent la même résistance et pour le même motif dans la nation du Petun. Elle habitait les montagnes du sud-ouest, sur les bords de la *Mer douce* (lac Huron). Le P. Garnier était surnommé l'*agneau* des missions, comme le P. de Brébeuf en était le *lion*. Âme vaillante dans un corps délicat, distingué, aimable, serviable au possible, ne respirant que l'amour de Jésus-Christ et le salut des âmes, — les sauver par la prière, oui, mais surtout par la souffrance personnelle. Dieu le servit à merveille. La première expédition chez les Petuneux fut stérile. Une deuxième le fut également. Ce n'est qu'à la troisième que les cœurs s'ouvrirent enfin à la grâce; si bien que deux missions y furent établies, avec logis et chapelle.

A la même époque, le P. Isaac Jogues et le P. Charles Raymbault, sur l'invitation des Indiens eux-mêmes, entreprenaient une courte expédition vers le pays des Sauteurs ou Sauteux, à l'endroit qui s'appellerait un jour le Sault Sainte-Marie. Ce n'était qu'une reconnaissance de la région, une prise de possession. Elle prépara la belle résidence que les PP. d'Ablon et Marquette devaient y fonder trente ans plus tard. Les deux missionnaires revinrent bientôt à Sainte-Marie.

Nous retrouverons le P. Jogues au chapitre suivant, inaugurant la redoutable mission des Iroquois.

A l'est et au nord du pays des Hurons vivaient de nombreuses tribus errantes de Nipissings et d'Algonquins. Les PP. Claude Pijart et Charles Raymbault y furent dépêchés. Ils parvinrent au milieu de mille souffrances et de mille dangers à fonder, dans ces solitudes coupées de rivières et de montagnes, trois missions qui purent être comparées aux plus ferventes.

Pendant ce temps, les bourgades huronnes de la péninsule divisées en quatre missions étaient réguliè-

ment visitées. Peu à peu, en se développant, elles étaient converties en résidences fixes, quoique dépendantes du Fort Sainte-Marie. Nous savons la vie très dure qu'y menaient les missionnaires, la haute sainteté de la plupart d'entre eux, et pourtant le bien se faisait lentement, très lentement.

Jamais peuple ne résista à la grâce si longtemps, si opiniâtrément. En 1646, après d'incroyables travaux, la mission huronne avait sans doute envoyé au ciel une légion d'enfants et d'adultes, morts immédiatement après le baptême, mais elle ne comptait que quelques centaines de fidèles répandus dans les principaux bourgs et un groupe de ferventes familles près de Sainte-Marie.



LE MARTYRE DES PÈRES JEAN DE BRÉBEUF
ET GABRIEL LALEMANT

L'obstacle suprême, nous l'avons dit, était l'im mortalité. Il faudra le sang des martyrs pour purifier ces cœurs corrompus et les affermir dans la pratique des vertus chrétiennes.

A l'époque où s'ouvre ce que l'on a appelé l'« ère des martyrs » (1646), inaugurée chez les Iroquois par le P. Jogues et ses compagnons, la mission huronne comp-

tait dix-huit Pères dont trois résidant à Saint-Marie, trois employés chez les Algonquins, quatre dans la nation du Petun et huit dans les diverses résidences de la péninsule

Deux ans après, 1648 le P. Ragueneau, devenu supérieur de la mission, constatait un merveilleux mouvement de conversion sur tous les points du territoire: « Je n'eusse jamais cru pouvoir voir la dixième partie de la piété, de la vertu et de la sainteté, dont partout j'ai été témoin dans les visites que j'ai faites de ces Églises »

Les cœurs étaient donc à la joie et les esprits bercés des plus magnifiques espérances, lorsque, à l'aube du 4 juillet 1648, le cri de guerre des Iroquois retentit au bourg de Saint-Joseph. Ils avaient résolu, dans le plus grand secret, l'anéantissement définitif de la nation huronne. Saint-Joseph était le poste le plus rapproché de la frontière. La plupart des guerriers hurons était à la chasse. Le P. Antoine Daniel, religieux des plus humbles, des plus unis à Dieu, d'une vaillance que nul danger ne troublait, venait de célébrer le saint sacrifice. Pendant qu'on se bat aux palissades, il parcourt les cabanes, baptise les catéchumènes, absout les néophytes. Puis, revenant à la chapelle où vieillards, femmes et enfants se sont réfugiés, il les engage à fuir pendant qu'il en est temps encore. Quant à lui, pour retarder la marche des envahisseurs, il sort de la chapelle et s'avance vers les Iroquois. Interdits d'abord par cet acte de courage, puis remis de leur surprise, les barbares le percent de flèches, l'achèvent d'un coup de feu, le dépouillent de ses habits et jettent son corps dans le brasier de la chapelle devenue la proie des flammes.

Les vainqueurs attendirent quelques mois, avant de renouveler leur exploit. Ils comptaient sur l'imprévoyance de la victime. En effet, le 16 mars 1649, ils

peuvent s'avancer inaperçus jusqu'au bourg de Saint-Ignace et à la première lueur du jour s'y précipiter et commencer le massacre de ses habitants

Trois Hurons, échappés à la boucherie, courent au fort Saint-Louis, distant d'une lieue et donnent l'alarme. Les capitaines font sortir les femmes et les enfants en les dirigeant vers le Fort Sainte-Marie. Les PP. de Brébeuf et Gabriel Lalemant étaient en ce moment à Saint-Louis. On leur conseille de fuir, parce que ne pouvant manier les armes ils sont inutiles. « Nous restons, répond simplement le P. de Brébeuf, nos armes sont les sacrements. » Et tout de suite, se partageant la besogne, le P. Lalemant baptise les catéchumènes et le P. de Brébeuf confesse les néophytes.



LE P. CHARLES GARNIER, S. J.

Les guerriers hurons sont trop peu nombreux contre le millier des assaillants. Au troisième assaut, ils cèdent; la plupart sont tués sur place, quelques-uns sont réservés pour les tortures avec les deux missionnaires. Saint-Ignace sera leur Calvaire. On les y fait monter parmi des cris de joie et des coups de bâton.

Là tout est prêt pour le martyre, martyre qui semble dépasser tout ce qu'on a vu jusque-là dans les plus violentes persécutions de l'Église. Les poteaux sont dressés. La première victime est le P. de Brébeuf. On le pique avec des alènes rougies au feu, on promène sur ses membres des tisons embrasés, on enlève la peau de la tête en forme de couronne. Pour l'empêcher d'exhorter les Hurons prisonniers, les bourreaux lui coupent les lèvres, la langue et le nez, lui fendent la bouche jusqu'aux

oreilles, enfoncent un fer rouge dans sa gorge, lui mettent dans la bouche des charbons enflammés. Ce n'est pas assez: on invente de nouvelles tortures. On lui suspend au cou un collier de haches brûlantes, on coupe des lambeaux de sa chair que l'on fait rôtir et que l'on mange sous ses yeux. A l'instigation d'un Huron apostat et en haine du baptême, on verse par trois fois de l'eau bouillante sur sa tête et ses épaules. On entoure ensuite son corps d'écorces enduites de résine auxquelles on met le feu pour le griller lentement. Mais lui, ferme toujours comme un rocher, apparemment insensible à la douleur, semble ravi en Dieu. Un chef iroquois, émerveillé de tant de force d'âme, veut se l'incorporer; il ouvre le côté du martyr, lui arrache le cœur et le dévore, tandis que les sauvages boivent le sang qui découle de la plaie.

Le courage du héros aurait pu se communiquer à ses compagnons. Pour éloigner ce péril, on lui assène un coup de hache qui met fin à ses tortures et dégage de ses derniers liens son âme invaincue. Le P. de Brébeuf expira le mardi, 16 mars, vers quatre heures du soir. Il était âgé de cinquante-six ans.

Les annales du monastère des Ursulines l'avaient appelé « la véritable personnification de la grandeur et du courage. » L'abbé Ferland ne craint pas de dire: « Dans toute l'histoire du Canada, on ne rencontre pas de plus grande figure. » « La vérité qui ressort de sa vie sublime, ajoute l'historien protestant Parkman, est que ce missionnaire recélait un cœur de saint et de héros. »

Sa gloire néanmoins n'a pas éclipsé totalement celle de son compagnon de tortures. Le P. Gabriel Lalemant, neveu des PP. Charles et Jérôme Lalemant, ouvrier de la onzième heure, arrivé au Canada depuis trois ans et dans la mission huronne depuis quelques mois seulement, jeune encore, trente-neuf ans, fit preuve, dans un corps de complexion très délicate, d'une vaillance d'âme merveilleuse. Sans égaler l'impassibilité d'airain

de son collègue, il sut, à force de volonté énergique soutenue par la grâce, et malgré certains soupirs que lui arrachait la douleur, subir l'effroyable martyre qui se prolongea quinze à seize heures durant.

Nous n'en dirons point les détails: ce serait répéter ceux que l'on vient de lire au sujet du P. de Brébeuf. On remarquera seulement la longueur du supplice: toute la soirée du 16 mars, toute la nuit et, le lendemain, une partie de la matinée. Ce n'est que vers neuf heures du matin, 17 mars, qu'un sauvage, fatigué de le voir souffrir si longtemps, lui fracassa le crâne avec sa hache.

L'endroit du martyre de ces deux saints religieux, non loin du village actuel de Waubaushene, est devenu un lieu de pèlerinage.

Le sang des martyrs fut encore cette fois une semence de chrétiens. Les Hurons plus que jamais épouvantés, affolés, quittaient leurs villages et venaient se réfugier auprès du Fort Sainte-Marie. Avant de se disperser au loin, les uns cherchaient la force dans la grâce des sacrements, d'autres se faisaient instruire et baptiser. Près de trois mille personnes reçurent ainsi le sacrement de la régénération.

Mais la crainte de l'Iroquois les poursuivait. Les uns se retirèrent à Michillimakinac, à l'entrée du lac Michigan, d'autres à l'île Manitouline; d'autres chez les Neutres, les Ériés; d'autres encore dans les montagnes de la nation du Petun où les Iroquois les rejoignirent à l'automne de 1649. Le P. Garnier était là, dans la bourgade de Saint-Jean. Le 7 décembre, les guerriers du bourg s'avancent dans la forêt à la recherche de l'ennemi; mais celui-ci faisant un immense détour pour cacher sa marche, arrive au village, force les portes et se précipite en poussant des hurlements épouvantables.

Le P. Garnier instruisait des catéchumènes dans une cabane. Il court à l'église où déjà affluent les vieillards, les femmes et les enfants. « Nous sommes perdus, mes

enfants, leur crie-t-il. Fuyez. N'oubliez jamais Dieu. » Il donne à tous une absolution générale et se rend dans les cabanes pour préparer à la mort ceux qui y restent. Il fut aperçu des Iroquois: deux balles l'atteignent. Renversé, couvert de sang, il se traîne vers un chrétien mortellement blessé à quelques pas de lui: deux coups de hache aux tempes lui donne la mort dans l'exercice même de son sublime ministère.

Le doux martyr voyait par là accompli son désir le plus ardent. Il avait de plus fait vœu de défendre jusqu'à sa mort l'immaculée conception de la Mère de Dieu. La Vierge immaculée venait le prendre le 7 décembre, pour le faire assister le lendemain à sa fête triomphale.

Ce jour-là même, 8 décembre, un autre Jésuite tombait en témoignage de sa foi et se joignait au P. Garnier dans la fête du ciel: le P. Noël Chabanel. D'un beau talent pour les lettres qu'il avait enseignées en France, venu au Canada depuis six ans, il n'avait pu apprendre la langue huronne. Pour vaincre le découragement qui parfois s'emparait de lui, il avait fait le vœu héroïque de rester dans la mission jusqu'à sa mort. Humblement, mais ardemment, il n'aspirait plus qu'au martyr, « martyr dans l'ombre », comme il écrivait à son frère, *martyrem in umbra*. Son vœu à lui aussi fut pleinement exaucé.

Il venait de quitter le bourg de Saint-Jean avec quelques Hurons, lorsque dans la nuit du 7 au 8 décembre, en pleine forêt, ils entendent le chant de guerre des Iroquois. Les Hurons épouvantés s'enfuient, sauf un. Le P. Chabanel et son compagnon, inaperçus de l'ennemi, poursuivent leur route. Ce Huron était un apostat. Sa haine de la religion se réveille: il frappe le Père de sa hache, le dépouille et jette le cadavre dans une rivière qui les avait arrêtés. Il avoua plus tard qu'il avait assommé le missionnaire en haine de la foi, pour se venger de tous les maux que le christianisme avait déchainés sur lui et sa famille.

Nous avons donné d'assez longs détails sur la mort des PP. Daniel, de Brébeuf, Lalemant, Garnier et Chabanel, parce que leur *Cause* comme martyrs de Jésus-Christ a été introduite à Rome, avec trois autres mis à mort au pays des Iroquois et dont nous parlerons au chapitre suivant. Leur béatification est en bonne voie et semble même prochaine.

Il ne nous reste plus qu'à raconter brièvement les dernières péripéties de la tragédie huronne.

On se souvient que les Hurons, frappés de panique, se dispersaient de tous côtés. Trois cents familles se retirèrent dans l'île Saint-Joseph (aujourd'hui l'île aux Chrétiens). De là, ils invitèrent les Pères du Fort Sainte-Marie à venir s'établir parmi eux. Les missionnaires acceptent, et suivis des domestiques et des soldats, ils s'embarquent pour l'île après avoir, bien à regret, incendié la résidence et ses palissades pour ne pas les laisser aux Iroquois. A l'automne de 1649, d'autres familles huronnes, en grand nombre, s'établissent dans l'île. L'hiver vient très rude: les vivres manquent, la famine sévit, on va jusqu'à déterrer les cadavres pour les dévorer. Avec la famine, des maladies contagieuses qui font un nombre incalculable de victimes. Il ne manquait plus que la guerre pour achever de détruire cette malheureuse nation. Elle vint.

Les Iroquois avaient découvert la retraite des Hurons. Ils pénétrèrent dans l'île et, postés en embuscade, se mettent à massacrer tous ceux qui s'aventurent hors du fort, en quête de poisson ou de quelque gibier. La position devenait intenable. Les Hurons eux-mêmes, au printemps de 1650, demandent à s'éloigner de cette île devenue un tombeau et d'aller au loin se réfugier à l'abri du fort de Québec. C'était le seul parti à prendre si l'on voulait sauver les derniers débris de cette nation.

Le 10 juin, tous les missionnaires, leur personnel et trois cents Hurons chrétiens s'embarquent sur une

flottille: ils traversent la baie Georgienne, remontent la rivière des Français jusqu'au lac Nipissing, puis, par la Mattawa, l'Ottawa et le fleuve, ils atteignent enfin Québec, le 28 juillet. L'odyssée n'est pas finie. Après un dur hiver passé à Québec, les Hurons émigrent à l'île d'Orléans avec le P. Chaumonot. Renforcés jusqu'au nombre de six cents, ils y établissent une colonie fervente qui rappelle les réductions du Paraguay.

Mais, là encore, la crainte de l'Iroquois les force à se séparer. La nation de la Corde se fixe à Québec au-dessus du fort. Onze ans plus tard (1668), elle fonde la mission de Notre-Dame de Foy. Quelques années après, elle est à l'*Ancienne-Lorette*, et enfin, au commencement du XVIII^e siècle, à la *Jeune-Lorette*, au nord de Québec, sur les bords de la jolie rivière Saint-Charles. Quelque trois cents Hurons y ont persisté jusqu'à nos jours. Ils gardent précieusement, avec le souvenir de leurs glorieux apôtres, les observances de la religion chrétienne.

NOTE. — Consulter: *Relations*. — P. F. MARTIN, S. J., *Vie du P. de Brébeuf*. — P. DE ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle*, t. I, cc. VI et VII; t. II, c. IX; *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, t. II, c. VI. — *Relations inédites...* p. 71 et suiv.; p. 181 et suiv. — P. ROUVIER, S. J., *Au pays des Hurons*. — J. G. SHEA., op. cit., cc. V — VIII. — P. A. JONES, S. J., *The Old Huronia*.

CHAPITRE SIXIÈME

LES IROUOIS



Les Iroquois ont, dans l'histoire de la Nouvelle-France, une mauvaise réputation. Ce que nous avons dit de ces hommes à propos des Hurons, n'est pas fait pour l'atténuer.

Plus grands, plus forts que les Hurons, ambitieux, agressifs, sournois et féroces, doués en outre d'une intelligence capable de jeter dans l'étonnement les Français eux-mêmes, ils ont été l'ennemi capital de la Nouvelle-France, ont entravé de mille manières son expansion et l'ont parfois conduite jusqu'au bord de l'abîme.

Leurs cinq cantons s'échelonnaient de la rivière Hudson au Niagara, dans les plaines et les montagnes qui s'étendent au sud du lac Ontario. Allant de l'Est à l'Ouest, on avait d'abord les Agniers, puis les Onneyouts, les Onnontagués, les Goyogouins et les Tsonnontouans. Ils formaient une vaste confédération de vingt-cinq mille âmes à peu près, qui pouvait mettre en campagne deux mille cinq cents guerriers.

L'accès à la colonie française leur était facile: au nord par les grands lacs; à l'est par le Richelieu. Sur leurs légers canots, ils se transportaient aisément d'un lieu à un autre pour surprendre l'ennemi. « Ils venaient en renards, dit le P. de Charlevoix, ils attaquaient en lions et fuyaient en oiseaux. »

On conçoit dès lors tout ce que l'entreprise des missions chez ces terribles hommes offrait de difficultés au zèle

des missionnaires. Disons tout de suite que les apôtres des Iroquois ne l'ont cédé en rien aux apôtres des autres nations indiennes pour la constance dans le zèle, l'intrépidité parmi les périls, la pratique de toutes les vertus qui font les hérauts de l'Évangile.

On peut distinguer trois phases dans l'évangélisation des cantons iroquois, phases d'inégale longueur : les deux premières interrompues par les violences de la guerre, la troisième par l'extinction lente des missionnaires de la Compagnie de Jésus, à la fin du dix-huitième siècle.

La première phase va de 1642 à 1658. Cette tranche de vie de la Nouvelle-France a été appelée par Lord Elgin : « l'âge héroïque du Canada ». Elle s'ouvre au moment où les Iroquois, soutenus par les Hollandais de Manhatte (New-York) et de Fort-Orange (Albany) et enhardis par l'inaction des Français qui manquent de secours, portent l'épouvante sur tous les points de la colonie, sur les lacs et les rivières, le fleuve, et jusque sous les forts de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal.

En 1642, la mission huronne, manquant de vivres, était aux abois. Le Supérieur envoie le P. Jogues à Québec chercher des provisions. Au retour, le 1er août, douze canots hurons bien chargés quittent les Trois-Rivières pour les pays d'en haut. Le P. Jogues est à bord avec deux *donnés*, René Goupil et Guillaume Couture, et quelques Hurons dont cinq fervents chrétiens.

Le lendemain, à l'extrémité du lac Saint-Pierre, les Iroquois se jettent sur eux, en massacrent une partie et font les autres prisonniers. Le P. Jogues aurait pu facilement échapper au péril, pendant le combat, on l'y sollicita même ; mais, abandonner des chrétiens captifs, jamais. Le voilà aux mains des bourreaux avec ses deux compagnons. Son martyre commence dès le départ pour le canton des Agniers. On lui arrache les ongles jusqu'à la racine, on lui mâche les deux index avec les dents, on

le frappe de violents coups de bâtons. Chez les Iroquois, chaque village où l'on passe voit recommencer la fête de la bastonnade, des poinçons enfoncés dans les chairs tailladées et déchiquetées, des charbons ardents répandus sur le corps nu. Confié enfin comme esclave à un sauvage, le P. Jogues voit un jour son compagnon, le jeune René Goupil, frappé à mort d'un coup de hache pour avoir tracé sur un enfant le signe de la croix. Peu de jours auparavant, il avait permis à René de prononcer les trois vœux de religion qui le liaient pour toujours à la Compagnie de Jésus.

Pendant ce temps, il se dévouait auprès des Français et des Hurons prisonniers. Il put même régénérer dans les eaux sacrées du baptême plus de soixante personnes, adultes et enfants. Mais apprenant qu'on va lui interdire tout ministère, il accepte l'offre bienveillante des Hollandais, qui le font repasser en France sur un de leurs vaisseaux (fin décembre 1643).

Son cœur était resté au Canada. Il sollicite de ses supérieurs la grâce d'y retourner sans délai. Elle lui est accordée. Or, pendant qu'il faisait voile vers le « pays des croix », le P. Bressani partait à son tour des Trois-Rivières pour aller secourir la mission huronne (avril 1644). Le troisième jour, le Père et ses compagnons tombent dans une embuscade d'Iroquois, non loin du fort Richelieu. Tous sont faits prisonniers. Le missionnaire est alors soumis aux mêmes tortures que le P. Jogues l'année précédente. Après quatre mois d'une affreuse captivité, il est vendu aux Hollandais qui le conduisent en France.

Le P. Jogues et le P. Bressani avaient les mains mutilées: c'était un empêchement canonique pour la célébration du saint Sacrifice. Les Pontifes de Rome levèrent l'obstacle. On connaît la belle réponse d'Urbain VIII au P. Jogues: « Il serait indigne de refuser à un



LE P. ISAAC JOGUES, S. J.

(D'après une gravure de 1658)

martyr de Jésus-Christ de boire le sang de Jésus-Christ. » Innocent X baisa avec respect les cicatrices du P. Bressani et lui permit de célébrer les saints Mystères.

Cependant un événement considérable s'accomplissait aux Trois-Rivières à l'automne de 1645. Il s'y tenait, sous la présidence du gouverneur de Montmagny, un grand conseil de Français et de sauvages, Iroquois, Hurons, Algonquins, Montagnais et Attikamègues. On résolut d'enterrer la hache de guerre et, pour assurer le maintien de la paix, aider en même temps à la propagation de l'Évangile, le gouverneur voulut envoyer une ambassade chez les Iroquois. Il y fallait un homme d'un courage à toute épreuve, car, avec ces barbares, le péril restait grand toujours d'une soudaine volte-face. Le choix tomba sur le P. Jogues. La nature un moment trembla. Puis, se ressaisissant; « Je veux, s'écria-t-il, tout ce que Notre-Seigneur veut, au prix de mille vies! »

Il part avec un Français, le 16 mai 1646. Au canton des Agniers, il fait confirmer la paix dans une grande assemblée et revient aux Trois-Rivières. Il rend compte de son voyage et, sans plus tarder, repart le 24 septembre, avec quelques Iroquois et d'autres sauvages. Son compagnon est le *donné* Jean de la Lande, chrétien de marque. Avec un secret pressentiment de sa mort prochaine, le missionnaire écrit: « Je pars mais ne reviendrai pas, *ibo et non redibo.* » De fait, un revirement subit s'était fait chez les Agniers. Une bande était déjà en route vers Montréal. Elle rencontre le P. Jogues près du lac Saint-Sacrement, le capture, l'entraîne à Ossernenon.

Le martyre recommence pour la douce victime. Après de violents coups de bâton, un sauvage lui coupe des morceaux de chair sur les bras et sur le dos et les dévore sous ses yeux. Le 18 octobre, on l'invite à un repas chez le capitaine. A peine a-t-il franchi le seuil qu'un violent coup de hache sur la tête lui assure la palme tant désirée du martyre. Le lendemain, son compagnon, Jean de La Lande, torturé lui aussi avec le missionnaire,

tombe à son tour sous la hache d'un Iroquois. Tout comme les PP. de Brébeuf et Lalemant, le P. Jogues voit le lieu de son martyre, à Auriesville, fréquenté par de nombreux pèlerins.

Le P. Jogues, le novice coadjuteur Goupil et le *donné* de La Lande, mis à mort chez les Agniers, constituent avec les Pères de Brébeuf, Lalemant, Daniel, Garnier et Chabanel, martyrs au pays des Hurons, le groupe des « Martyrs Canadiens » dont nous avons dit que la Cause était introduite à Rome.

La mort du P. Jogues et de son compagnon fut le signal de la reprise des hostilités. On se souvient que les années 1649 et 1650 virent l'effondrement de la nation huronne. Ce fut ensuite pour les Iroquois en quête de Français et d'Algonquins, une véritable chasse à l'homme. La situation devenait de plus en plus alarmante. Le P. Poncet surpris avec un Français au Cap-Rouge, près de Québec, était emmené en captivité et soumis aux mêmes traitements que le P. Jogues. Il se préparait à la mort, lorsque les Agniers et les Onnontagués s'avisèrent de demander la paix. Comme preuve de leur sincérité, ils ramenèrent le P. Poncet.

Le gouverneur, M. de Lauzon, accepta leurs propositions de paix et leur promit d'envoyer le P. Simon Le Moyne visiter les cantons. Le P. Le Moyne avait toutes les qualités qu'il fallait pour cette mission, zélé, aimable, robuste, se pliant aux mœurs indiennes, parlant leur langue avec élégance. Sa visite jusqu'au bourg d'Onnontagué fut une marche triomphale. On lui demande d'établir une résidence en cet endroit. Il revient à Québec, expose à son supérieur la demande des Onnontagués, et, pendant qu'il repart cette fois vers les Agniers, les PP. Chaumonot et d'Ablon remontent la rivière Oswego et fixent leur tente à Onnontagué (1655). Le premier charme les Iroquois par son éloquence, le second par ses

instruments de musique, et tous deux ont de tels succès dans les âmes, qu'ils estiment le temps venu d'établir en cette région un poste de Français.

Bientôt en effet s'élève, à cinq lieues d'Onnontagué, un fort qu'on nomme, en souvenir de la presque île huronne, Sainte-Marie. Hurons expatriés et Iroquois y viennent de tous côtés. Plusieurs Pères sont là, les uns pour le ministère local, les autres pour visiter les cantons voisins.

C'était trop beau: l'ennemi des âmes ne pouvait tolérer pareille invasion de son domaine. La hache de guerre est déterrée. Le P. Garreau est tué près de Montréal, le F. Liégeois à Sillery; un complot se forme pour exterminer sans délai les missionnaires et les Français du fort Sainte-



Marie. Avertis à temps, Pères et soldats, à la faveur des ténèbres, s'embarquent doucement, descendent la rivière Oswego et sont bientôt hors de toute atteinte (1658). Ce départ clôt la première mission iroquoise. Elle a duré seize ans avec des intermittences prolongées que les hostilités ont imposées aux missionnaires.

L'année 1658 inaugurait une ère nouvelle pour la Nouvelle-France. Le pouvoir civil et militaire recevrait bientôt son organisation définitive, et les premières démarches se faisaient pour l'érection d'un évêché à Québec. Ces démarches aboutirent, au cours de l'année 1658, par le choix et la consécration de Mgr François de Laval, et, l'année suivante, par son arrivée à Québec.

Le premier soin du prélat fut de répartir parmi les membres du clergé les travaux de l'apostolat: à ses prêtres et aux Sulpiciens il confia la desserte des paroisses, et aux Jésuites l'évangélisation des sauvages; c'était leur lot préféré. Deux ans plus tard, Mgr de Laval écrivant

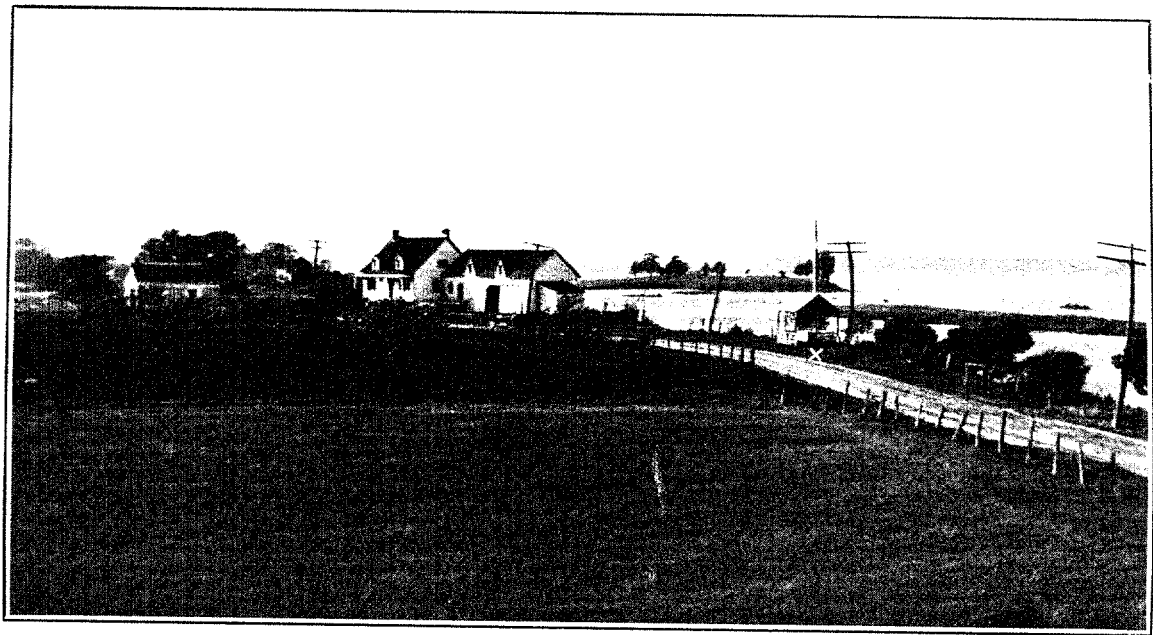
à Rome, parlera en ces termes des Pères de la Compagnie de Jésus: « Il n'y a pas de nation si barbare ni si éloignée où ils ne brûlent de porter leur zèle et leurs travaux apostoliques. » L'occasion allait bientôt se présenter pour eux de reprendre leur mission chez les redoutables nations du Sud.

En effet, le péril iroquois persistait toujours, s'aggravait même. Mais voici que sur la fin de 1660, des députés Onnontagués et Goyogouins viennent encore demander la paix, à condition que la Robe-noire aille habiter dans leur pays. Malgré les plus vives appréhensions, on la leur accorde. Et le P. Le Moyne est encore choisi pour ce périlleux honneur. Il part gaiement de Montréal avec les députés iroquois, entre en triomphateur à Onnontagué, délivre plusieurs Français prisonniers, puis est retenu lui-même prisonnier avec les autres. Ce n'est qu'après plusieurs mois qu'il est relâché et peut revenir à Montréal. Le 24 novembre 1665, il s'éteignait doucement au Cap-de-la-Madeleine.

L'année suivante, après l'heureuse expédition du marquis de Tracy chez les Agniers, les Iroquois des cinq cantons implorèrent la paix. Chose inouïe jusque-là, elle devait durer dix-huit ans.

Les missions vont en profiter. Pendant que l'intendant Talon donne une puissante impulsion au progrès de la colonie par l'agriculture, l'industrie et le commerce, des missionnaires plus nombreux venus de France établissent des résidences dans chacun des cinq cantons iroquois. On y voit des hommes comme les PP. Pierron, Frémin, Bruyas, de Carheil. Celui-ci, rude Breton, était le plus illustre. « Les Français et les sauvages, au dire de Charlevoix, s'accordaient à le regarder comme un saint et un génie de premier ordre. »

D'autres Jésuites viennent grossir la petite troupe: on y distingue les deux PP. Jean et Jacques de Lamberville. Les nouveaux venus avaient, avec le zèle, le courage des anciens. Il le fallait: car, bien que dans



SITE DE L'ANCIEN KAHNAWAKE, OÙ L'ON VOIT LA TOMBE (x) DE CATHERINE TEKAHKWITHA

cette seconde phase des missions iroquoises on ne voit plus les terribles scènes de cruauté où parurent les Jogues, les Poncet et les Bressani, la vie reste très dure et la mort plane sans cesse sur la tête des missionnaires. « Nous sommes parmi les Iroquois, écrivait le P. de Carheil, comme de perpétuelles victimes, puisqu'il n'est point de jour où nous ne soyons en danger d'être massacrés. »

Une pareille vie d'abnégation devait produire une moisson d'âmes. Il n'en fut rien. Les épis pouvaient se compter: peu de conversions, quelques baptêmes d'adultes en santé, un bon nombre sans doute d'enfants et d'adultes baptisés à la dernière heure.

Les causes? Celles-là mêmes que nous avons constatées chez les Hurons: les songes, l'influence des jongleurs, la polygamie. Charlevoix et les *Relations* indiquent encore le voisinage des blancs de la Nouvelle-Angleterre et leur trafic de boissons enivrantes avec les Iroquois. De là un danger d'apostasies qui commençait à poindre. Pour soustraire leurs ouailles à ce péril, les Pères conçurent le hardi projet d'une réduction iroquoise sur les bords mêmes du Saint-Laurent.

Ils possédaient au-dessus de Montréal, mais sur l'autre rive du fleuve, une vaste propriété connue sous le nom de Seigneurie de la Prairie de la Magdeleine, donnée aux Jésuites en 1647 par M. de Lauzon. Ils y avaient une maison où résidaient deux Pères à la disposition des sauvages. Le projet réussit plus tôt qu'on ne l'avait espéré. Le courant s'établit dès 1669, et bientôt il se forma autour de la résidence une mission qui prit le nom de Saint-François-Xavier-des-Prés.

Elle fut transférée, sept ans plus tard, à une lieue plus haut, près de la rivière du Portage, et fut appelée *Kahnawake* (au Sault). C'est là que vint, du pays des Agniers, en 1677, la jeune Catherine Tekahkwitha,

baptisée deux ans auparavant par le P. Jacques de Lamberville, surnommée, pour l'exquise pureté de sa vie, par les Anglais le « lis des Mohawks » et par les Français la « Geneviève de la Nouvelle-France ». C'est là aussi qu'elle rendit à Dieu son âme virginale, le 17 avril 1680. Il est permis d'espérer que l'Église la mettra un jour sur ses autels. L'introduction de sa Cause, demandée par les Pères du troisième Concile de Baltimore, semble devoir bientôt réussir.

Au reste, la jeune Tekahkwitha n'était pas une fleur isolée dans ce parterre de Kahnawake. Toutes les vertus y croissaient à l'envi; la ferveur était générale; si bien que Mgr de Saint-Vallier, après une visite de la mission, écrivait à Rome: « On prendrait leur village pour un véritable monastère ». Ce beau résultat était dû en partie au zèle du P. Frémin et du P. Choleneq.

L'appauvrissement du sol força la colonie à émigrer une lieue plus haut. Une troisième migration se fit un peu plus tard (1696); enfin la quatrième et dernière eut lieu en 1719, au site actuel, sous le nom français de *Sault-Saint-Louis*, et sous le nom sauvage (conservé à travers toutes les migrations) de *Kahnawake* ou, d'après l'orthographe anglaise, *Caughnawaga*.

Le soin de cette mission ne faisait pas oublier les cantons iroquois. Le P. Jean de Lamberville était chez les Onnontagués: homme d'esprit, d'une grandeur d'âme et d'une humilité qui rappelaient, disait-on, le P. Jean de Brébeuf. Après le guet-apens de Catarakoui (aujourd'hui Kingston) et la victoire de Denonville sur les Tsonnontouans, la guerre s'était rallumée dans les quatre autres cantons. La situation était plus grave que jamais. On eut recours au P. de Lamberville. Son habileté était sur le point de réussir, lorsque Kondiaronk, grand chef huron, vexé de n'avoir pas été consulté, intervint par une ruse vraiment infernale et, comme il disait, « tua la paix ». Peu de temps après avait lieu le terrible « massacre de Lachine » (1689). Et Dongan, gouverneur

de la Nouvelle-York, persuadait aux Iroquois de renvoyer de leurs cantons tous les missionnaires jésuites.

C'était la fin de la seconde phase des missions iroquoises.

La troisième, très brève, s'ouvrit au moment où M. de Callières, successeur de Frontenac, voulut établir une paix générale des Français avec toutes les nations sauvages de l'Amérique du Nord. Il dépêcha une première puis une deuxième ambassade de trois Jésuites vers les cantons iroquois pour préparer les esprits. De fait, le 25 juillet 1701, on vit arriver à Montréal les députés des diverses nations, Iroquois, Hurons, Outaouais, Algonquins, Abénaquis, Micmacs, Illinois, Miamis et autres tribus de l'Ouest. Le plus remarquable d'entre eux était Kondiaronk, devenu chrétien, et qui allait, par son éloquence, déterminer le vote unanime de la paix entre ces peuples.

Dès l'année suivante, les missionnaires jésuites reprenaient leur dur labeur dans les cantons, malgré la peine de mort portée contre eux par le gouverneur de la Nouvelle-York. On y remarqua les PP. Jacques de Lamberville, Garnier, de Gueslis, de Carheil, de Mareuil et autres. Mais le temps vint (1709) où les Iroquois, détachés des Français par une active propagande anglaise, déterrèrent encore une fois la hache de guerre, et par leur opposition résolue, violente, à toute évangélisation, forcèrent les Jésuites à quitter définitivement un pays qu'ils avaient tant aimé, où ils avaient travaillé, souffert *usque ad sanguinem*, le sang de leurs frères dans l'apostolat.

Cependant des familles chrétiennes d'Iroquois, désireuses de conserver leur foi et de la pratiquer pleinement, abandonnaient leurs villages et venaient grossir la mission du Sault-Saint-Louis. On y comptait, en ce temps-là, de onze à douze cents personnes. Elles étaient dirigées par des hommes tels que les PP. Bruyas, Chauchetière,

Cholenec, Lafitau qui découvrit en ce lieu même le fameux Gin-Seng, et y prépara les matériaux de son grand ouvrage: *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps.*

Après eux, les principaux furent les PP. de Lauzon, Nau, Tournois. En 1752, le P. Billard partait du Sault-Saint-Louis avec une trentaine de familles, pour aller fonder, un peu au delà du lac Saint-François, la mission de Saint-François-Régis. Le P. Huguet desservit longtemps Kahnawake. C'est là qu'il apprit la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773. Il y continua ses fonctions comme devant, sous l'obédience de l'évêque de Québec. Il mourut paisiblement parmi ses ouailles en 1783. Le P. Well, fixé à Montréal et déjà sur l'âge, fit quelques visites à Caughnawaga, puis dut y renoncer.

La mission iroquoise, après avoir été administrée successivement par les prêtres séculiers et les Pères Oblats, reviendra à la Compagnie de Jésus en 1903.

NOTE. — Consulter: *Relations*. — P. MARTIN, *Vie du P. Jogues*. P. DE ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle*, t. II, cc. VIII et X; l. II, c. III; t. III, cc. VI et VII; *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, t. II, c. VI. — *Relations inédites...* p. 49 et suiv., p. 99 et suiv., p. 168 et suiv. — J. G. SHEA, op. cit., cc. IX — XVIII. — P. ORHAND, S. J., *Un admirable inconnu. Le P. E. de Carheil, S. J.* — P. E. J. DEVINE, S. J., *Historic Caughnawaga*.

CHAPITRE SEPTIÈME

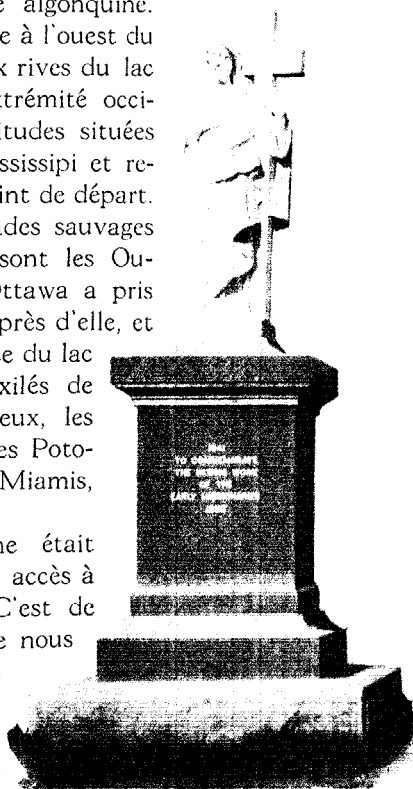
LES OUTAOUAIS

Avançant toujours vers l'ouest, au delà des Iroquois au sud et des Hurons au nord, nous arrivons à la mission outaouaise. Nom compréhensif qui englobe un territoire immense, et sur ce territoire de très nombreuses nations, toutes de la grande race algonquine.

Le territoire commence à l'ouest du lac Huron, prend les deux rives du lac Supérieur jusqu'à son extrémité occidentale, embrasse les solitudes situées sur la rive gauche du Mississipi et remonte par l'Ohio à son point de départ.

Les principales peuplades sauvages qui habitent ces régions sont les Outaouais dont la rivière Ottawa a pris le nom sans les retenir auprès d'elle, et qui vivent plutôt à l'entrée du lac Supérieur; les Hurons exilés de leur péninsule, les Sauteux, les Odjibwés, les Cristinos, les Poto-watomis, les Renards, les Miamis, les Illinois...

La presqu'île huronne était alors la porte qui donnait accès à la mission outaouaise. C'est de là que partirent, ainsi que nous l'avons dit au chapitre cinquième, les deux Jésuites Jogues et Raymbault, en 1641, pour reconnaître le pays des Sauteux.



AU SAULT-SAINTE-MARIE, ONT.

Dix-neuf ans plus tard, en 1660, quand les missions jointaines reprennent leur cours sous l'impulsion du premier évêque de Québec, le P. René Ménard, âgé de cinquante-cinq ans, n'hésite pas une minute à se mettre en route avec trois cents Outaouais. Il atteint le lac

Supérieur, après six semaines d'un pénible voyage, où il a dû ramer comme un esclave, faire portage et souffrir les dernières extrémités de

la faim. Atterri dans une baie de la rive méridionale, à laquelle il donne le nom de Sainte-Thérèse, il dit la première messe qui ait été célébrée sur les bords du plus grand de nos lacs.

Les Outaouais se montrent réfractaires à la grâce. Apprenant alors l'existence d'une tribu huronne fixée à l'extrémité occi-

dentale du lac Supérieur, à la pointe Chagouamigon, le missionnaire s'y dirige, avec le pressentiment de sa mort prochaine. Il meurt en effet, seul, abandonné par ses compagnons, lui aussi martyr de la charité.

On conçoit les fatigues et les dangers de toute espèce qui attendaient les apôtres de ces pays barbares, d'accès



Plaque commémorative de la première chapelle bâtie au Sault-Sainte-Marie, Michigan, par le P. Jacques Marquette, S. J.

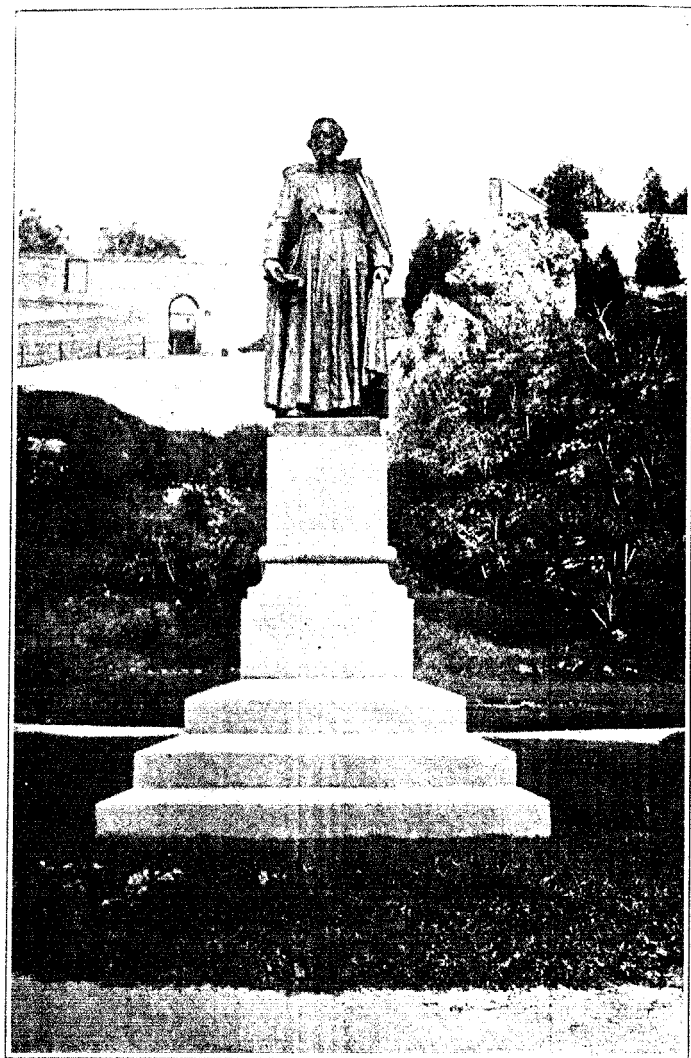
difficile, situés à plus de neuf cents milles du premier poste français. Ces difficultés ne refroidissent pas un instant le zèle des missionnaires. L'historien protestant Bancroft en est émerveillé: « Devant tant de périls, écrit-il, les Jésuites ne reculèrent pas d'une semelle et, comme dans une brave armée où à chaque rang qui tombe un autre s'avance, l'héroïsme ne manqua jamais chez ces soldats du Christ. »

Après Ménard parut Allouez. Le P. Claude Allouez a été surnommé l'apôtre de l'Ouest, l'apôtre de toutes les nations outaouaises. Il était le digne successeur des grands apôtres des Hurons et des Iroquois. En apprenant, en France, la réalisation de son rêve, son envoi aux missions du Canada, il s'était écrié: « Seigneur, je suis à vous! » C'était faire d'avance le résumé de sa vie: toute à Dieu et toute aux âmes pour Dieu.

Il se met en route pour l'Ouest en 1665, atteint les rapides du Sault, pénètre dans le lac Supérieur, longe la rive méridionale du lac et, plus heureux que le P. Ménard, parvient à la pointe Chagouamigon, à l'extrémité sud-ouest du grand lac. Il lui donne le nom de Pointe du Saint-Esprit. Il y trouve des Hurons et des Algonquins, ceux-ci plus rebelles que ceux-là aux efforts de son zèle. Sa connaissance de six langues le met facilement en rapport avec des Indiens qui viennent de l'est et de l'ouest, des Outagamis, des Cristinos, des Sauteurs, des Illinois, des Potowatomis. Non content de cela, il traverse le lac et visite au nord les sauvages de Nipigon.

Le fardeau de ces missions était trop lourd pour un seul homme. Il descend à Québec pour chercher du renfort et montrer les échantillons de cuivre qu'il a trouvés sur les bords du lac Supérieur.

Le P. Allouez revient avec le P. Nicolas, rude montagnard du Vivarais, qui s'accommode de tout. A la Pointe du Saint-Esprit où le P. Allouez l'installe, il aura à vivre une partie de l'année « d'arrestes de poisson broyées ». Après un temps, le P. Allouez se dirige vers

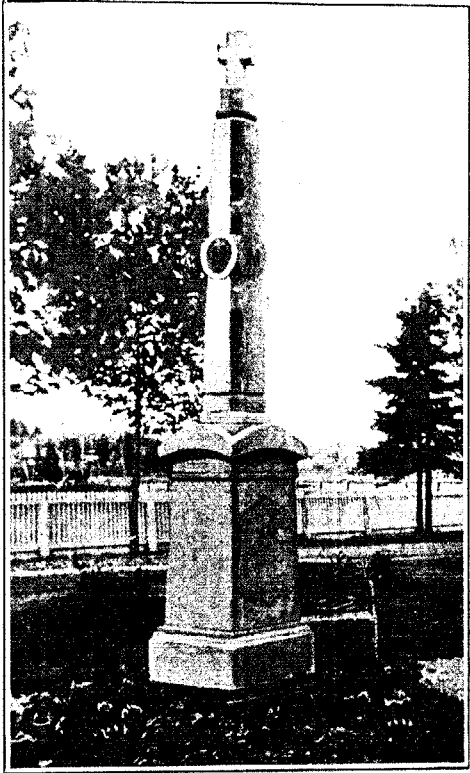


STATUE DU P. MARQUETTE

Érigée en 1909 dans le Parc Marquette, dans l'île Mackinac,
en face de Saint-Ignace, Mich.

le sud-est, fonde la mission de Saint-François-Xavier, à la baie des Puants (aujourd'hui Green Bay), évangélise les Miamis, les Ousakis, les Mascoutins, puis remplacé en 1670 par les PP. Druillettes et André, il se rend au Sault - Sainte-Marie.

Cette résidence avait été fondée, l'année précédente, par les PP. d'Ablon et Marquette; ils en avaient fait le centre des missions de l'ouest. Allouez, d'Ablon et Marquette, « cet illustre triumvirat », comme les appelle Bancroft, avaient ainsi, en cinq ans, fondé les trois missions du Saint-Esprit, de Saint-François-Xavier et de Sainte-Marie; ubiquistes, pour ainsi dire, où

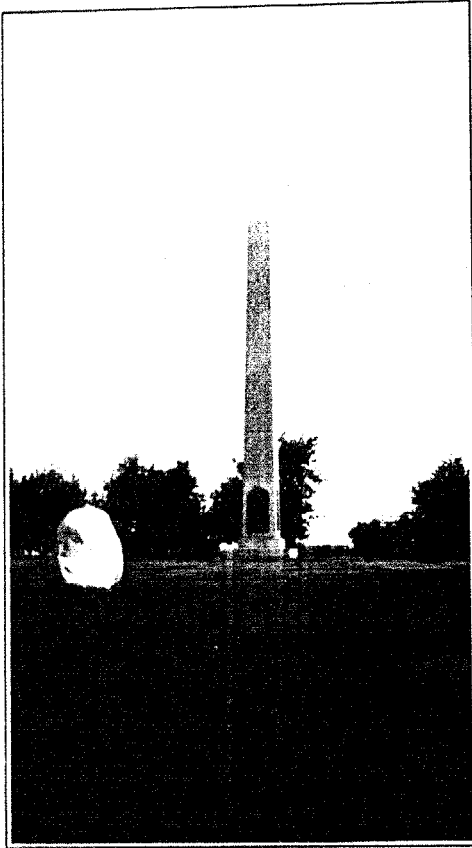


Monument et Parc Marquette à Saint-Ignace (Michilimackinac), où le P. Marquette fonda la mission St-Ignace en 1671, deux ans avant la découverte du Mississipi. Mort en 1675 sur les bords du lac Michigan, ses restes furent transportés à St-Ignace en 1677.

chaque homme était à lui seul comme un camp volant, on les voit tour à tour sur tous les points de l'immense territoire Outaouais, du Sault à la Pointe du Saint-Esprit, du lac Supérieur au pays des Illinois. Ils avaient

en même temps dressé des cartes des trois grands lacs, Supérieur, Huron et Michigan.

Sur les bords de ce dernier lac, à l'ouest, les PP. Allouez



Monument élevé au Sault-Ste-Marie, Mich., en 1905, pour commémorer, entre autres événements, la prise de possession du territoire (1671) par M. de Saint-Lusson, accompagné des PP. d'Ablon, Druillettes, Allouez et André.

et d'Ablon avaient évangélisé les Illinois, les Mascoutins et d'autres tribus. Personne encore cependant ne s'était avancé plus loin vers l'occident et n'avait vu la « grande rivière » des *Relations*, le fleuve mystérieux, Père des eaux, le Mississippi. Cette gloire était réservée au Père Marquette et à son compagnon, le jeune Canadien Louis Jolliet nommé officiellement par le gouverneur de la Nouvelle-France.

Le P. Marquette était à la Pointe du Saint-

Esprit, lorsque ses Hurons attaqués par les Sioux et forcés de s'enfuir, allèrent s'établir à Michillimakinac, près du détroit qui unit le lac Huron au lac Michigan. Il les

y suivit et fonda en cet endroit une résidence qu'il appela « mission de Saint-Ignace » (1671).

C'est là que Jolliet le rejoint en 1672, et c'est de là qu'ils partent le 17 mai 1673, tous deux pour le périlleux honneur d'une découverte, Jolliet en plus pour agrandir les possessions françaises, Marquette pour découvrir de nouvelles tribus à évangéliser. Après trente-quatre jours d'un voyage ardu, ils descendent le Wisconsin aux eaux rapides, et débouchent, le 17 juin — merveilleuse vision pour ces deux hommes! — dans le grand fleuve, objet de tant de projets, de rêves et de spéculations.

Ils le parcourent jusqu'au confluent de l'Arkansas et du Mississippi. Leur but était atteint, le problème résolu, à savoir que le Mississippi déversait ses eaux dans le golfe du Mexique. Ils reviennent sur leurs pas, après une absence de quatre mois.

Le P. Marquette, remis d'une grave indisposition, se rend chez les Kaskaskias pour y fonder une mission. La maladie le reprend; on le transporte à la mission des Illinois à laquelle il donne le nom de « Conception ». Voulant mourir dans sa mission de Saint-Ignace, à Michillimakinac, au milieu de ses néophytes hurons, il est conduit par deux canotiers français, avec mille précautions; mais arrivé à une petite rivière (appelée aujourd'hui *Marquette*), il est obligé de faire halte. L'heure suprême est arrivée: seul, loin de tout secours humain, comme son modèle saint François Xavier, il expire doucement en prononçant les noms sacrés de Jésus et de Marie, le 18 mai 1675. « Ainsi se termina dans le silence des forêts, écrit l'historien Garneau, la vie d'un homme dont le nom retentit aujourd'hui plus souvent dans l'histoire que celui de bien des personnages qui faisaient alors du bruit sur la scène du monde, et qui sont pour jamais oubliés. »

Deux ans plus tard, son corps fut porté à Saint-Ignace. Un monument lui a été élevé par les trois États d'Illinois, de Michigan et de Wisconsin. Des villes, des

comtés et des lignes de chemins de fer ont pris son nom, et sa statue est au Capitole de Washington.

La mission des Outaouais comprenait alors, comme nous l'avons vu, trois résidences principales: Sainte-Marie du Sault, Saint-François-Xavier de la baie des Puants et Saint-Ignace de Michillimakinac. Celle-ci fut choisie comme station centrale où résiderait le supérieur général des missions outaouaises; elle était en même temps un centre de commerce et un poste militaire. Deux autres résidences furent bientôt ajoutées, l'une chez les Miamis, l'autre sur les bords de la rivière Chicagon (Chicago).

De ces résidences, les missionnaires rayonnaient dans toutes les directions, à la recherche des âmes. Mais combien difficile leur ministère! D'abord et toujours à cause de l'extrême immoralité des sauvages, ensuite à cause des exemples néfastes des coureurs de bois et des soldats des garnisons. La traite de l'eau-de-vie ajoutait ses ravages. Elle était malheureusement encouragée par de Lamothe-Cadillac, nommé commandant de Michillimakinac en 1694. Après mille et une plaintes des missionnaires, la garnison de Michillimakinac (avec plusieurs autres) fut supprimée. M. de Lamothe-Cadillac se rendit alors à la rivière Sainte-Claire qui unit le lac Huron au lac Érié et y fonda, en 1701, le poste bientôt important de *Détroit*.

Il aurait voulu y attirer les sauvages et leurs missionnaires. Un certain nombre de Hurons, d'Outaouais et de Potowatomis allèrent se grouper en trois villages auprès du fort, mais les Pères à qui ce mélange de Français et d'Indiens inspiraient de légitimes craintes, restèrent à leurs postes respectifs. Cependant, après bien des démêlés avec le Commandant du fort et après un premier essai infructueux, ils vinrent y fonder, en 1728, la mission de l'Assomption. Le P. de la Richardie y fit des merveilles. Ses forces déclinant, le P. Pierre Potier vint le secourir puis le remplacer en 1747, non sans avoir trans-

porté la mission sur le territoire canadien, presque en face de Détroit, à Sandwich. Il fit de sa mission une paroisse modèle. Il y mourut huit ans après la suppression de la Compagnie, en 1781.

Nous avons dit que le P. Marquette avait fondé la mission des Illinois appelée Conception. La nation illinoise, composée de nombreuses tribus, Kikapous, Miamis, Kaskaskias, Peorias, Tamarois, habitait le vaste quadrilatère que bornent la rivière aux Renards, le Wisconsin, l'Ohio et le Mississipi. Les missionnaires estimaient que la conversion des sauvages illinois, à cause de leur inconstance jointe à leur immoralité, était la plus difficile de toutes.

Après le P. Marquette, ce fut le P. Allouez qui entreprit cette rude tâche, et après lui, le P. Gravier qui en est considéré le vrai fondateur. Frappé d'une flèche par un sauvage irrité, il fut heureux de donner sa vie pour son troupeau. Les Kaskaskias se séparèrent des autres tribus en l'année 1700 et allèrent s'établir sur les bords du Mississipi. Le P. Marest les y suivit. Le miracle de la miséricorde divine qu'il fallait pour la conversion de ces idolâtres fut obtenu par le zèle persévérant du Jésuite.

Au delà du pays des Illinois, s'étendait vers le sud le territoire auquel, en l'honneur de Louis le Grand, on avait donné le nom de *Louisiane*. Des Jésuites y établirent des missions. Mais comme ils ne dépendaient plus du supérieur de Québec et passaient directement de France à la Louisiane par le golfe du Mexique, nous ne parlerons pas ici de leurs travaux. Leur histoire appartient plutôt aux deux provinces américaines de Missouri et de la Nouvelle-Orléans.

NOTE. — Consulter: *Relations*. — P. DE ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle*, t. I, c. VII; t. II, c. III; t. III, cc. IV et X. — *Relations inédites...* p. 115 et suiv., p. 241 et suiv. — J. G. SHEA, *op. cit.*, cc. XIX — XXIV.



L'ILE AU MASSACRE, DANS LE LAC DES BOIS

CHAPITRE HUITIÈME

LES DERNIÈRES MISSIONS DE L'OUEST

Ce chapitre sera très bref. Il marquera l'ouverture d'une mission chez les Sioux et l'aide spirituelle donnée à la Vérendrye dans sa découverte de l'Ouest.

Après le Mississipi ce fut vers la *mer de l'Ouest*, la *Mer Vermeille* (l'océan Pacifique) que les regards avides se portèrent. On croyait à l'existence d'un fleuve, pas trop éloigné, qui y conduisait directement. Pour y arriver peu à peu, on voulut à Québec établir une mission chez les Sioux du Haut-Mississipi, comme un poste avancé. Les PP. Guignas et de Gonnor en furent les fondateurs en 1727. Ils reconnurent vite que les Sioux n'étaient pas en mesure de leur donner des renseignements sur la mer mystérieuse. Le P. Guignas disait plaisamment à son compagnon: « C'est une mer à boire que de chercher par les Sioux le chemin de la mer de l'Ouest. »

La découverte de l'Ouest, du *Far West* (sans la mer cependant), était destinée à Pierre Gaultier de Varennes, sieur de la Vérendrye.

Encouragé par M. de Beauharnois, gouverneur du Canada, il part en 1731 avec le Jésuite Charles Michel Mesaiger, deux de ses fils et quelques Français. Arrivé au bout du lac Supérieur, il entre dans la Kaministikwia, la remonte, fait portage, descend la rivière de la Pluie jusqu'au lac des Bois, où il fonde le fort Saint-Charles. Le P. Mesaiger tombe malade et revient. Il est remplacé en 1735, par le P. Pierre Aulneau de la Touche: modeste, aimable, ardent, vrai cœur d'apôtre, et qui rappelait singulièrement le P. Jogues. Il espérait pouvoir monter bientôt chez les Assiniboëls, au sud du lac Winnipeg. Mais il a comme un pressentiment de sa fin prochaine:

« Comme il plaira à Dieu, écrit-il; du meilleur de mon cœur je lui ferai le sacrifice de ma vie. »

De fait, au mois de juin suivant, 1736, il s'embarque sur le lac des Bois, comme aumônier de la troupe, avec



LAC DES BOIS

A la recherche des ruines du fort Saint-Charles

le fils aîné de la Vérendrye et dix-neuf Français, pour aller chercher des provisions à Michillimakinac. Les Sioux, en guerre avec les Cristinos et leurs alliés, attaquent le convoi et massacrent tous les voyageurs, dans une île appelée depuis l'*Ile au Massacre*. Leurs restes, découverts au fort Saint-Charles en 1908 et conservés précieusement au collège de Saint-Boniface, périrent dans l'effroyable incendie de ce collège, le 25 novembre 1922.

Ce deuil et des obstacles de toutes sortes n'empêchèrent point de la Vérendrye de continuer ses découvertes vers l'Ouest, d'établir en 1738 le fort la Reine au bord du lac Winnipeg, où le P. Coquart vint le rejoindre en 1742. Pendant ce temps, deux autres fils de la Vérendrye poussaient plus loin encore, élevaient le fort Dauphin à la tête du lac Manitoba, le fort Rouge dans l'angle formé par la rivière Rouge et l'Assiniboine, descendaient vers le Haut-Mississipi, remontaient le fleuve jusqu'à la rivière Pierre-Jaune (aujourd'hui Yellow-Stone) et se trouvaient, le 1er janvier 1743, au pied des Montagnes Rocheuses, soixante ans avant le voyage de Lewis et Clarke. Ils rentrèrent au fort la Reine au commencement de juillet.

Le P. Coquart revint à Michillimakinac, et M. de la Vérendrye à Québec pour répondre à de fausses accusations. Réhabilité magnifiquement auprès du roi, il n'eut pas le temps d'aller reprendre son poste lointain et mourut le 6 décembre 1749.

NOTE. — Consulter: P. DE ROCHEMONTEIX, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, t. I, c. III; t. II, c. X.

ÉPILOGUE

Le 8 septembre 1760, le Canada, par la capitulation de Montréal, passait à la couronne d'Angleterre. Trois ans plus tard, 10 février 1763, le traité de Paris mettait fin à la guerre de Sept ans et consacrait la cession de la Nouvelle-France à la Grande-Bretagne.

Défense était faite aux Jésuites de se recruter. Ils étaient alors une vingtaine de missionnaires dans les divers postes que nous avons successivement parcourus. Lorsque, en 1773, parut le bref de suppression de Clément XIV, ils n'étaient plus que douze; quatre à Québec, deux à Montréal, et six dans les missions de Lorette, Tadoussac, Saint-François de Sales, Sault-Saint-Louis et Sandwich. Continuant de travailler sous la direction de l'évêque, ils s'éteignirent doucement les uns après les autres, comme des cierges oubliés sur un autel en ruines, — le dernier à Montréal en 1791, le dernier à Québec en 1800.

En terminant cette revue des missions d'autrefois, qu'il nous soit permis de redire ce que d'autres ont déjà exprimé, à savoir que par leurs écrits, leur vie sainte et leurs travaux apostoliques, les Pères de l'« ancienne » Compagnie de Jésus ont dressé un monument plus durable que l'airain, ont de fait écrit une des plus belles pages de notre histoire nationale.

La « nouvelle » Compagnie de Jésus reviendra sur nos bords en 1842, et reprendra allègrement le travail interrompu des missions sauvages.

Cette deuxième partie de l'histoire des missions de la Compagnie au Canada fera le sujet de notre second opuscule.

BIBLIOGRAPHIE

- LESCARBOT. — *Histoire de la Nouvelle-France*, etc., etc. Nouvelle édition publiée par Edwin Tross. Paris, 3 vol. in-8. 1866.
- CHAMPLAIN, Œuvres publiées sous le patronage de l'Université Laval, par l'abbé E.-H. LAVERDIÈRE. 6 vol. Québec, 1870.
- Relations des Jésuites*. 3 vol. in-quarto. Québec, Augustin CÔTÉ, 1858.
- Relations inédites de la Nouvelle-France*. Paris, Charles DOUNIOL, 1861.
- Jesuits Relations and allied documents*, édités par Reuben Gold Thwaites; The Burrows Brothers Company, Cleveland, 1896-1901.
- BRESSANI (S. J.). — *Relacione de gli Missionarii della Compagnia di Gesu, nella Nuova Francia*, In Macerata, Grisei, in-4.
- DU CREUX (S. J.). — *Historiae Canadensis, seu Novae Franciae Libri Decem, ad annum usque Christi M. DC. LVI*. Parisiis, apud Sebastianum Cramoisy. In-4.
- ALEGAMBE (Philippe, S. J.). — *Mortes illustres et gesta eorum de Societate Jesu qui in odium fidei, pietatis, aut cujuscunque virtutis...* Romae, in-fol.
- RAGUENEAU (Paul, S. J.). — *La Vie de la Mère Catherine de Saint-Augustin*, Religieuse Hospitalière de la Miséricorde de Québec en la Nouvelle-France. Paris, Florentin Lambert, in-8.
- SAINT-VALLIER. — *État présent de l'Église et de la Colonie Française dans la Nouvelle-France*. Par M. l'Évêque de Québec. Paris, chez Robert Pepie, rue Saint-Jacques. In-8.
- LA POTHERIE (M. Bacqueville de). — *Histoire de l'Amérique Septentrionale*. Paris, 1722. 4 vol. in-12. Figures.
- LAFITAU (Joseph-François, S. J.). — *Mœurs des Sauvages Américains*. Paris, 4 vol. in-12. Figures.
- Lettres édifiantes*, écrites des Missions étrangères, par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus. Paris, N. Leclerc. 1717-1758, 28 tomes, 4 pour l'Amérique.

- CHARLEVOIX (Pierre-François-Xavier de, S. J.). — *Histoire et Description générale de la Nouvelle-France avec le Journal Historique d'un voyage fait, par ordre du Roy, dans l'Amérique Septentrionale.* Paris, 3 vol. in-4. 1744.
- MARIE DE L'INCARNATION. — *Choix des lettres historiques.* Clermont-Ferrand. In-8. 1857.
- CHAUMONOT (Pierre-J.-M., S. J.). — *Vie du R. P. Pierre-J.-M. Chaumonot, écrite par lui-même par ordre de son Supérieur, l'an 1688.* 108 p. in-12. 1858.
- RAMEAU (E.). — *La France aux Colonies.* Paris. In-8. Carte. 1859.
- CARAYON (A., S. J.). — *Première Mission des Jésuites au Canada.* Lettres et documents inédits. Paris. In-8. 1864.
- MARTIN (Félix, S. J.). — *Le R. P. Isaac Jogues, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Iroquois.* Paris. In-8. 1873.
- MARTIN (Félix, S. J.). — *Hurons et Iroquois.* Le P. Jean de Brébeuf, sa vie, ses travaux, son martyre. Paris. In-12. 1877.
- SHEA (John Gilmary). — *History of the Catholic Missions among the Indian tribes of the United States, 1529-1854.* New-York, 1855.
- SHEA (John Gilmary). — *The Catholic Church in Colonial Days.* New-York, 1886. Gr. in-8. Gravures, plans, etc.
- PARKMAN (Francis). — *The Jesuits in North America in the seventeenth century.* Boston, 1867 and 1874.
- ORHAND (S. J.). — *Un admirable inconnu.* Le R. P. Étienne de Carheil, missionnaire du Canada au XVII^e siècle. Paris, 1888. In-8. Carte des missions du Canada.
- ROUVIER (Fréd., S. J.). — *Trois apôtres de la Nouvelle-France: les PP. Jean de Brébeuf, Is. Jogues et G. Lallemant de la Compagnie de Jésus.* Lille, 1891. In-8.
- ROUVIER (Fréd., S. J.). — *Au pays des Hurons.* Les premiers apôtres de la Nouvelle-France. Le P. Jean de Brébeuf. Le P. G. Lallemant. Le P. Isaac Jogues. Le P. Bressani. Lille. In-16.
- ROUVIER (Fréd., S. J.). — *Au Berceau de l'autre France.* Le Canada et ses premiers martyrs. Paris, 1894. Gr. in-8.
- ROCHEMONTEIX (C. de, S. J.). — *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle, d'après beaucoup de documents inédits.* Paris, 1895-96. 3 vol. in-8.

- ROCHEMONTEIX (C. de, S. J.). — *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e siècle*. Paris, 1906. 2 vol. in-8.
- Journal des Jésuites*. Québec, Léger Brousseau, 1871.
- GARNEAU (F.-X.). — *Histoire du Canada*. 4^e édition. Beauchemin et Valois. Montréal, 1882.
- FERLAND (abbé J.-B.-A.). — *Cours d'histoire*. 2 vol. Augustin Côté. Québec, 1861-1866.
- FAILLON (abbé). — *Histoire de la colonie française en Canada*. 3 vol. Villemarie, 1866.
- SULTE (Benjamin). — *Histoire des Canadiens-Français*. 8 vol. Wilson & Cie. Montréal, 1882-84.
- BANCROFT (George). — *History of the United States*. 17^e édit. Boston, Little, Brown & Co., 1859.
- GAGNON (Ernest). — *Louis Jolliet*. Québec, 1902.
- Mandements des évêques de Québec*. Publiés par Mgr H. TÊTU et Mgr C.-O. GAGNON. Québec, A. Côté & Cie, 1887. Sept volumes de cette collection ont paru.
- CAMPBELL (T.-J., S. J.). — *Pioneer Priests of North America*. Fordham University Press, New York, 1908.
- HUGHES (Thomas, S. J.). — *The History of the Society of Jesus in North America*. Vol. II. Longmans, London, 1917.
- JONES (Arthur, S. J.). — *The Old Huronia*. 1908.
- DEVINE (Ed.-J., S. J.). — *Historic Caughnawaga*. Montréal, 1922.
- CHAPAIS (Thomas). — *Jean Talon*. Québec, 1904.
- DIONNE (N.-E.). — *Serviteurs et Servantes de Dieu en Canada*. Québec, 1904.
- Vie de la vénérable Marie de l'Incarnation, Ursuline*. Par une Religieuse du même Ordre. Paris, Victor Retaux & Fils, 1893.
- CHAUCHETIÈRE (Claude, S. J.). — *La Vie de Catherine Tegakouïta*. Manate, 1887.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	1
CHAPITRE I. — Vue générale des missions de la Nouvelle-France.....	3
CHAPITRE II. — Les Micmacs.....	12
CHAPITRE III. — Les Montagnais.....	17
CHAPITRE IV. — Les missions de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal.....	25
CHAPITRE V. — Les Hurons.....	35
CHAPITRE VI. — Les Iroquois.....	50
CHAPITRE VII. — Les Outaouais.....	63
CHAPITRE VIII. — Les dernières missions de l'Ouest.....	73
Épilogue.....	76
Bibliographie.....	77

BNQ



000 238 746

